

RECERC - Ouvrages de référence - 2012 - Collection Études transfrontalières n°5

Yoshée De Fisser

**De la construction d'une identité de genre.
Le phénomène prostitutionnel à la Jonquera
épruvé par de jeunes frontaliers**



Elisabeth Baysset, *Groupe de jeunes gens*

ICRESS, Institut catalan de recherche en sciences sociales (EA 3681)
Université de Perpignan Via Domitia

**De la construction d'une identité de genre.
Le phénomène prostitutionnel à la Jonquera
éprouvé par de jeunes frontaliers**

De Fisser, Yoshée

De la construction d'une identité de genre. Le phénomène prostitutionnel à la Jonquera éprouvé par de jeunes frontaliers.

Revue RECERC, Ouvrages de référence, Collection Études transfrontalières n°5

Texte en français. 89 pages

ISSN 1961-9340

I. Institut catalan de recherche en sciences sociales, Université de Perpignan Via Domitia

1. Frontière - Prostitution - Hétéronormativité - Rapports de genre - Hypermodernité -

Représentations sociales - Sociologie clinique

Résumé : Cette recherche menée par entretiens semi-directifs s'inscrit dans une démarche clinique par laquelle il s'agit de se situer au plus près de la subjectivité des acteurs. Il est ici question de comprendre le sens qu'ils et elles attribuent à leurs actions et d'accéder ainsi à leur vécu, à leurs sentiments et à leurs représentations à l'égard du phénomène de prostitution à La Jonquera. En s'intéressant aux acteurs « secondaires » de la prostitution – c'est-à-dire à celles et ceux qui, ne participant pas directement de ce phénomène, le vivent par ailleurs au quotidien – nous avons tenté de rendre compte des répercussions du phénomène prostitutionnel sur la vie sociale périphérique. Alors que la fréquentation du territoire transfrontalier et des lieux de prostitution par de jeunes adultes apparaissent aux enquêtés-e-s comme des pratiques anticonformistes, leurs discours nous laissent entrevoir ces conduites comme soumission à des systèmes de normes imposés par la société hypermoderne et par le contexte hétéronormatif dans lesquels ils et elles évoluent. Ainsi, le milieu prostitutionnel fait écho à ce que les acteurs vivent au quotidien dans une société où s'expriment normes d'autonomie, de performance, consumérisme et rapports de domination.

RECERC

Revue électronique de l'Institut catalan de recherche en sciences sociales

Ouvrages de référence, Collection Études transfrontalières n°5

Première édition : octobre 2012

Université de Perpignan Via Domitia

ISSN n° 1961-9340

Note : la base de cet ouvrage est le mémoire présenté par M^{lle} Yoshée De Fisser en juillet 2012, préparé sous la direction de Melle Aude Harlé dans le cadre de la mention de Master Études Européennes et Internationales, parcours recherche Cultures, mobilités et altérités en Méditerranée occidentale, à l'ICRESS, Institut catalan de recherche en sciences sociales (EA 3681), Université de Perpignan Via Domitia.

RECERC - Ouvrages de référence - 2012 - Collection Études transfrontalières n°5

Yoshée De Fisser

**De la construction d'une identité de genre.
Le phénomène prostitutionnel à la Jonquera
éprouvé par de jeunes frontaliers**

Page Chapitre

7	Introduction
15	Première partie : Une enquête de l'intime <ul style="list-style-type: none">1. L'entretien : une situation éminemment sociale2. L'enquêtrice à l'épreuve de l'enquête
31	Deuxième partie : Des pratiques au langage, une norme peut en cacher une autre <ul style="list-style-type: none">1. Fréquenter les lieux de prostitution : un anticonformisme2. L'aveu d'un conformisme
62	Troisième partie : Le phénomène prostitutionnel, enjeux et représentations <ul style="list-style-type: none">1. Une violence inhérente au phénomène prostitutionnel2. La prostitution, ou l'assise de l'ordre hétérosexuel3. De la nécessité d'éduquer
84	Conclusion
86	Bibliographie
88	Table des matières

Remerciements

Je tiens à remercier toutes celles et tous ceux qui ont accepté de répondre à un entretien, de prendre de leur temps, de livrer leur parole, et qui ont ainsi permis à cette recherche de prendre forme. Merci aussi à celles et ceux qui ont été les médiateurs de ces rencontres. Je remercie ma directrice de mémoire, Aude Harlé, pour son soutien et ses conseils. Sans doute mes questionnements seraient-ils restés silencieux sans ses enseignements. Merci également à Éliane Le Dantec et à Sophie Avargues pour leur intérêt et leur appui. Je remercie l'ICRESS et les chercheurs associés qui m'ont permis d'intégrer une équipe de recherche. Ce fut l'occasion d'échanges riches et constructifs. Merci à Benoît, Nathalie, Guillaume, Élisabeth et Sabrina pour leur soutien sans faille. Enfin, merci à mes parents sans qui mes questionnements n'auraient pas pu éclore.

« C'est une femme belle et de riche encolure,
Qui laisse dans son vin traîner sa chevelure.
Les griffes de l'amour, les poisons du tripot,
Tout glisse et tout s'émousse au granit de sa peau.
Elle rit à la Mort et nargue la Débauche,
Ces monstres dont la main, qui toujours gratte et fauche,
Dans ses jeux destructeurs a pourtant respecté
De ce corps ferme et droit la rude majesté.
Elle marche en déesse et repose en sultane ;
Elle a dans le plaisir la foi mahométane,
Et dans ses bras ouverts, que remplissent ses seins,
Elle appelle des yeux la race des humains.
Elle croit, elle sait, cette vierge inféconde
Et pourtant nécessaire à la marche du monde,
Que la beauté du corps est un sublime don
Qui de toute infamie arrache le pardon.
Elle ignore l'Enfer comme le Purgatoire,
Et quand l'heure viendra d'entrer dans la Nuit noire,
Elle regardera la face de la Mort,
Ainsi qu'un nouveau-né, – sans haine et sans remord. »

Charles Baudelaire, « Allégorie », *Les Fleurs du mal*
(Flammarion, Paris, 1991, p.163-164)

Introduction

Faire une recherche dans laquelle s'inscrit le phénomène prostitutionnel nécessite de prendre quelques précautions méthodologiques. Présentée comme « le plus vieux métier du monde », la prostitution s'inscrirait comme fait social inéluctable inhérent à toute société humaine. Ainsi, elle ne serait pas un objet de recherche légitime puisque présente de fait en dehors de toute considération historico-politique. Ceci explique en partie la production tardive de travaux scientifiques sur le sujet comme le souligne A. Corbin (1982), « Ce silence [...] se fonde en tout cas sur la conviction de la non-historicité du phénomène. “Le plus vieux métier du monde” serait le seul à échapper à l'histoire.¹ »

Bien que le phénomène prostitutionnel soit largement présent dans la littérature romanesque, philosophique, policière, etc. – notamment celle du XIXe siècle, période réglementariste en France –, les premières recherches « scientifiques » sur la prostitution naissent au début des années 1980. Jusqu'à aujourd'hui, ces recherches sont essentiellement masculines (à entendre comme réalisées et produites par des hommes) et s'intéressent au phénomène prostitutionnel en construisant comme objet d'étude soit la prostituée, soit le client de prostituées. En se centrant ainsi sur les acteurs de l'acte sexuel tarifé, ces recherches laissent de côté les questions relatives à l'influence du phénomène prostitutionnel sur l'espace social périphérique.

1. Contexte socio-politique

Le décret du 5 novembre 1947 définit la prostitution comme l'« activité d'une personne qui consent habituellement à des rapports sexuels avec un nombre indéterminé d'individus moyennant rémunération² ». Est donc prostituée toute personne procédant à un rapport sexuel impliquant une contrepartie – la rémunération se définissant comme une

1. CORBIN Alain, *Les filles de noce. Misère sexuelle et prostitution*, Paris, Flammarion, 1982, p.7

2. « Que dit la législation française ? », Les Amis du Bus des Femmes.
[Disponible : <http://lesamisdubusdesfemmes.com/cadrelegal.aspx>]

« contrepartie du travail effectué par le salarié. [Elle] comprend le salaire en espèces, ainsi que les éventuels avantages en nature et les primes et indemnités³ ». La prostitution est essentiellement féminine et destinée à la gent masculine (bien que des associations et des chercheur-e-s dénoncent aujourd'hui une tendance à minorer l'expansion de la prostitution masculine et transsexuelle).

La configuration particulière de notre terrain d'étude nous amène à considérer la possibilité d'incidences du phénomène de prostitution sur la vie sociale de la population étudiée. Historiquement, la Catalogne est une région transfrontalière constituée, au Nord, de l'actuel département français des Pyrénées-Orientales et, au Sud, de la communauté autonome de Catalogne. Les législations des deux territoires concernant la prostitution diffèrent. La France n'interdit pas l'activité prostitutionnelle, mais condamne le racolage actif et passif (Loi pour la Sécurité Intérieure (LSI) du 18 mars 2003), le proxénétisme (loi n°2001-1062 du 15 novembre 2001) et le recours à des prostitué-e-s mineur-e-s en France et à l'étranger (lois d'extraterritorialité n°94-89 du 1er février 1994 et n°98-469 du 17 juin 1998). En Catalogne, la prostitution de rue est interdite, mais la prostitution en clubs et certaines formes de proxénétisme ne font pas office d'infractions – elles sont licites et encadrées par le décret 217/2002 du 1er août 2002 – ; elles ne sont donc pas soumises à répression. Depuis 2005, est proscrite « la publicité de services ou d'établissements dédiés à la prostitution, en horaire protégé⁴ ». Ainsi, on n'observe pas de panneaux publicitaires promouvant les bordels. En revanche, des spots radio et/ou télévisuels peuvent être vus et entendus aux horaires non protégés (entre 21h et 6h).

La Jonquera, localité de la comarque de Gérone, est le premier village traversé après franchissement de la frontière depuis la France. Ce village, caractérisé par sa zone de commerces à bas prix (« discount »), sa prostitution et par sa fonction de « relais-étape » destiné aux conducteurs routiers, compte, en 2006, environ 40 401 entrées par jour⁵ (30 694 véhicules légers, 21 autocars et 9 686 poids lourds), soit près de 71 872 voyageurs⁶. De voyageurs français ayant pour destination la Catalogne Sud, l'Observatoire franco-espagnol des Trafics dans les Pyrénées en comptabilise environ 11 732 040 pour l'année 2006. Selon ce même organisme, « la majorité de ces déplacements ont pour motifs les loisirs et les raisons personnelles, celles-ci incluant notamment les achats et les rendez-vous chez le

3. « Rémunération – Définition », Guide du Travail.com [Disponible : <http://www.guide-du-travail.com/lexique/r/remuneration,852.html>]

4. Loi 22/2005 du 29 décembre, « De la communication audiovisuelle de Catalogne », Titre VI, Chapitre 1, Article 93-1-g. [Disponible : http://www.boe.es/ae_boe/consultas/bases_datos/doc.php?coleccion=iberlex&id=2006/02452]

5. Rapport de l'Observatoire franco-espagnol des Trafics dans les Pyrénées (OTP), Document n°5, décembre 2008.

6. Ibidem., p. 56

médecin⁷ ». On peut donc supposer que ces voyageurs ne dépassent que très peu le village-frontière.

De La Jonquera à Figières, on compte autour de dix maisons closes aux enseignes lumineuses – dont l'une présentée comme « le plus grand bordel d'Europe » par la presse locale notamment –, et une prostitution de rue manifeste. Le phénomène prostitutionnel y est donc largement visible, dans un village qui ne recense que 3 106 habitants⁸.

2. Problématisation

En choisissant le thème de la prostitution comme thème de recherche pour mon mémoire, je m'intéressais d'abord aux questions de sexualité, de genre, de déviance et de stigmatisation. La prostitution étant, à mon sens, lieu de l'articulation de ces champs d'investigation. Au-delà de la sexualité lieu d'expression de la domination des hommes sur les femmes, c'est le principe d'hétéronormativité que je souhaitais déconstruire, comprendre et analyser. Parce qu'au regard de la prostitution en clubs, maisons closes et autres lupanars, la sexualité n'est envisagée que comme hétérosexuelle. Et au regard des formes de prostitution de rue, féminine, masculine ou transsexuelle, elle reste le théâtre d'une sexualité à destination d'hommes. C'est donc bien ce double questionnement qui m'a amenée à travailler sur ce sujet : pourquoi la prostitution est-elle essentiellement féminine, et pourquoi, même dans ses variantes masculines, n'est-elle destinée qu'aux hommes ?

Plus que de répondre à ces questionnements personnels, il s'agissait de construire ce qui n'était qu'un sujet de recherche en objet de recherche ou, autrement dit, de problématiser.

Au gré de quelques lectures, d'autres questionnements se sont construits autour de la problématique du genre dont je ne pouvais me défaire. En tant que femme, mais aussi et avant tout en tant que citoyenne, je m'interrogeais sur le(s) rôle(s) des politiques publiques à l'encontre de la prostitution, des rapports de pouvoir, de domination, de contrôle qu'elles pouvaient receler. Mais l'exploration d'une telle problématique n'était pas envisageable, et ce pour plusieurs raisons : coût, temps, accessibilité du terrain, et aussi tensions éventuelles compte tenu de mon intégration à un groupe de recherche répondant à une demande institutionnelle.

7. Ibid., p. 54.

8. Selon l'Institut d'Estadística de Catalunya (Idescat), Espagne, 2010.

La problématisation a été le résultat d'allers et retours entre terrain et références théoriques, elle s'est construite peu à peu et de manière réflexive.

Des discussions et des propositions au sein de l'équipe de recherche émergeaient, et il apparut qu'un des axes à travailler concernait l'influence des discours autour du phénomène prostitutionnel sur l'imaginaire sexuel des jeunes adultes en Catalogne Nord.

De prime abord, cet axe peut paraître quelque peu éloigné de mes réflexions premières ; il recouvre pourtant ce qui m'a amenée à choisir la prostitution comme thème de recherche, à savoir l'élaboration progressive et continuée de son identité sexuée – ou de sexe – dans un contexte hétéronormatif dont le bordel pourrait constituer l'idéal-type.

3. Recherches bibliographiques

Afin de construire une problématique de recherche, il a fallu passer par une phase de lectures exploratoires. Comme dit précédemment, lorsque j'ai choisi de faire du phénomène prostitutionnel frontalier mon thème de recherche, mon intérêt portait d'abord sur les théories de la sexualité et du genre. C'est donc tout naturellement que mes premiers choix bibliographiques se sont établis, et ce tant dans le domaine sociologique que psychanalytique, voire philosophique : Sigmund Freud, Françoise Dolto, Michel Bozon, Richard Poulin, Colette Guillaumin, Gail Pheterson, etc. Il s'agissait ici de me référer à des auteurs dont les travaux font office de « classiques », reconnus par la communauté scientifique dans ces champs théoriques.

Dans un second temps, je me suis attachée à lire des travaux traitant plus spécifiquement du phénomène de prostitution, d'un point de vue historique d'abord avec Alain Corbin, puis sociologique avec Véronique Guienne, Gérard Laniez, Alain Tarrus, Françoise Gil, et d'autres.

Enfin, je me suis intéressée aux concepts relatifs à l'hypermodernité et à l'idée de performance en parcourant des auteurs tels Alain Ehrenberg et Gilles Lipovetsky. Dans le même temps, j'ai étudié les théories de la déviance et du stigmaté au travers d'auteurs comme Howard S. Becker et Erving Goffman.

Au départ, mes lectures n'ont pas fait l'objet d'un réel choix théorique, elles se sont constituées en fonction des ressources à ma disposition, soit à l'université, soit sur des sites de ressources bibliographiques (cairn.info, revues.org, etc.). Puis, peu à peu, elles ont été fonction de mon terrain, des premiers éléments émergeant des entretiens. Je me suis tournée vers la lecture d'enquêtes sociologiques quantitatives et qualitatives sur la sexualité, avec notamment Nathalie Bajos et Michel Bozon, Marie-Laure Déroff.

Si mes choix bibliographiques semblent, pour partie, être fruits du hasard ou des opportunités, leur mobilisation ultérieure pour l'analyse du matériau empirique est effectivement guidée par des affinités théoriques et/ou méthodologiques résultantes de mon inscription dans le monde social, car, comme le souligne J.-P. Bouilloud : « (...) toute recherche, tout travail scientifique contient des éléments autobiographiques sous-jacents, implicites ou masqués, pas tant dans les objets étudiés que dans le processus même de leur analyse.⁹ »

4. Méthodologie

Bien qu'ayant des hypothèses de départ avant le commencement de ma recherche, il me semblait important de privilégier une démarche inductive plutôt que déductive : partir du terrain permet de tenir une certaine distance quant aux théories préexistantes, et d'éviter ainsi les écueils liés à la volonté – non forcément consciente – du chercheur de valider ses hypothèses et de « faire coller la théorie au terrain ».

Parce que peu formée aux méthodes quantitatives, pour des questions de faisabilité en termes de temps et de moyens, et parce qu'incontestablement plus sensible à une démarche qualitative, j'ai choisi de mener cette recherche par entretien semi-directif. Le choix de l'entretien semi-directif s'est imposé en ce qu'il autorise de marge de manœuvre et de l'enquêteur et de l'enquêté, tout en permettant, de par la présence d'un guide d'entretien, à la fois un gage d'assurance – un support en cas d'oubli – pour la chercheuse en formation que je suis, et un gage de crédibilité face aux enquêté-e-s.

Puisqu'il s'agissait dans cette recherche d'appréhender la manière dont de jeunes adultes composent leur identité sexuée et se perçoivent dans un contexte hétéronormatif manifesté – et étayé – par l'omniprésence du phénomène prostitutionnel, il apparaissait nécessaire d'accéder à leurs représentations. Représentations de la prostitution et de ses éléments sous-jacents d'une part, et représentations de ce que cela implique et suppose à leur égard d'autre part.

Ainsi, ma démarche méthodologique s'inspire-t-elle de la méthode clinique, l'enjeu étant d'accéder au sens donné par les enquêté-e-s à leurs pratiques en s'intéressant non seulement à ce qu'ils disent, mais aussi à la façon dont ils le disent, tout en observant que le discours recueilli l'est de manière contextualisée.

9. BOUILLOUD Jean-Philippe, « Le chercheur, un autobiographe malgré lui », in DE GAULEJAC Vincent et al., *La sociologie clinique. Enjeux théoriques et méthodologiques*, Érès, Ramonville, 2007, p.76.

« L'échantillon » de population à enquêter devait répondre à deux critères, d'âge et de résidence. Nous avons choisi, pour mener cette recherche, d'interroger de jeunes adultes âgés de 18 ans à 35 ans et résidant dans un rayon d'environ 30 km de l'espace transfrontalier. Il peut être, en effet, nécessaire de délimiter un tant soit peu son terrain de recherche, à condition de justifier de ses choix.

Bien que ces délimitations furent d'abord résultat d'une consigne (des instigatrices de la recherche notamment), elles m'ont « intuitivement » semblé cohérentes, et j'en trouve, après lectures et réflexions, des raisons valides. Le choix d'une population adulte plutôt qu'adolescente est moins le résultat d'affinités théoriques qu'un choix pragmatique. Enquêter auprès de mineurs exigeait de demander des autorisations parentales et constituait donc une difficulté méthodologique non négligeable compte tenu du temps imparti à notre recherche. En revanche, à la manière de M.-L. Déroff, nous pouvons justifier du choix d'une tranche d'âge relativement large par notre posture théorique concernant l'identité comme résultante « des socialisations successives et simultanées, [et donc de] la socialisation comme processus continué¹⁰ ».

Par ailleurs, la fréquentation des lieux de prostitution¹¹ est, comme le souligne M. Godelier dans la préface de l'ouvrage de N. Bajos et M. Bozon (2008), le fait « d'hommes, âgés pour la plupart de moins de 35 ans. », nous pouvons donc penser que cette population, hommes et femmes, est la plus sensible à la présence de ce phénomène prostitutionnel. Sans oublier que ces générations sont également celles nées après la révolution sexuelle initiée à l'aube des années soixante-dix et se caractérisant notamment par l'émancipation sexuelle des femmes, la reconnaissance de sexualités affranchies des visées procréatrices, et « des transformations touchant aux rapports sociaux entre les sexes.¹² », mais aussi marqué une dizaine d'années plus tard par l'épidémie de SIDA et un retour à la fidélité sexuelle [Déroff, 2007].

Pour ce qui de la délimitation territoriale de notre terrain de recherche, nous la justifierons en postulant que la proximité d'avec le phénomène étudié favorise son appréciation et ses répercussions par et sur les sujets enquêtés¹³.

10. DEROFF Marie-Laure, *Homme/Femme : la part de la sexualité. Une sociologie du genre et de l'hétérosexualité*, PUR, Rennes, 2007, p.204.

11. « Lieux de prostitution » doit être entendu ici au sens large, c'est-à-dire non pas au sens de structures dédiées à l'activité prostitutionnelle (bordels), mais comme l'activité prostitutionnelle elle-même.

12. DEROFF M.-L., op. cit., p.206.

13. Nous pouvons, à ce titre, penser à l'étude menée par H.S Becker (in *Outsiders*) sur les fumeurs de marijuana dont l'exposition à ce psychotrope est une des conditions nécessaires à l'entrée dans la consommation.

Aucune restriction n'a été posée concernant la situation socioprofessionnelle des enquêté-e-s, bien que nous aspirions à des profils diversifiés. De même en ce qui concerne leur sexe, nous espérons une parité sans strictement nous l'imposer. La recherche portant sur un sujet « sensible », le terrain pouvait se révéler difficilement accessible, il apparaissait donc risqué de trop se contraindre.

Les thèmes à étudier, à questionner auprès des enquêté-e-s ont été mis en évidence dans l'élaboration d'un guide d'entretien. Quatre axes ont ainsi été retenus : le rapport au territoire dans sa dimension identitaire (« être catalan »), la fréquentation et les représentations du territoire transfrontalier, le discours perçu et retenu sur le phénomène prostitutionnel et le rapport subjectif à ce phénomène (position, représentations, fréquentation).

Finalement, les entretiens ont été menés auprès de 14 personnes, 7 hommes et 7 femmes. Les enquêté-e-s sont pour moitié étudiants (de 18 à 23 ans) et pour moitié engagés dans la vie active (de 22 à 32 ans). Tous n'ont pas été informés du sujet de la recherche, certains étant même « désinformés » soit sur le sujet, soit sur les objectifs et finalités de l'enquête.

Il est difficile d'estimer la proportion de refus d'entretien dans la mesure où les enquêté-e-s ont été sollicité-e-s sur la base de leur volontariat par des membres de l'équipe de recherche et un doctorant de l'université ; il est donc possible voire probable que les enquêté-e-s aient été sollicité-e-s justement en rapport à la forte plausibilité de leur consentement. En revanche, pour ce qui concerne mes propres démarches je n'ai réussi à obtenir qu'un seul entretien. Malgré une annonce déposée sur un forum ainsi qu'une demande explicite auprès d'une association de jeunes catalans, je n'ai essuyé que des refus (à noter qu'au départ, des membres de l'association avaient répondu positivement à ma demande, et ont fini non pas par se rétracter, mais par « disparaître », ne répondant plus à mes e-mails). Six ou sept hommes rencontrés lors d'un apéritif chez des amis ont également refusé de m'accorder un entretien, ne se sentant pas concernés, car n'ayant « jamais fréquenté ces endroits-là ». En dépit de quelques éclaircissements sur l'objet de ma recherche, ils restaient convaincus que leur discours ne pouvait m'intéresser puisqu'ils n'étaient pas et n'avaient jamais été clients de prostituées. Je reviendrai plus avant sur ce point en ce qui concerne les personnes effectivement enquêtées qui, dans le même registre, n'étaient pas sûrs de pouvoir « apporter quelque chose » à la recherche.

Il convient de préciser, avant d'entamer notre propos, que les catégories homme/femme, masculin/féminin doivent être appréhendées comme des catégories socialement construites, relatives à des rapports de domination, produits d'une socialisation différenciée et non comme catégories « naturelles » représentatives d'une donnée physiologique, le sexe [Dorlin, 2005]. Pour autant, afin de faciliter la lisibilité de notre propos, nous désignerons par hommes les individus de sexe mâle, par femmes les individus de sexe femelle ; par masculin ce qui a trait aux hommes, par féminin ce qui a trait aux femmes (comme caractéristiques socialement construites de ce qui fait les hommes, les femmes, de ce qui constitue leurs rôles de genre).

5. Plan

Les refus ou les réticences des personnes à participer à un entretien abordant des questions de prostitution, et par là même de sexualité, sont révélateurs de ce qui peut se jouer dans la situation d'entretien, notamment lors de l'étude d'un sujet « sensible ». Mais il est important de noter que si la situation d'entretien engage l'enquêté-e dans sa subjectivité, dans ses manières de se définir, dans des stratégies de présentation de soi, elle engage également l'enquêteur. Loin de constituer un obstacle à la recherche, la sensibilité et l'implication du chercheur peuvent être appréhendées comme des ressources en ce qu'elles permettent une « attention authentique » et apparaissent « comme une condition de l'efficacité heuristique¹⁴ ». Néanmoins, il est nécessaire d'apporter un regard réflexif sur sa propre pratique de terrain, et ce pour éviter les biais et les sur-interprétations.

C'est pourquoi nous avons choisi ici d'engager dans une première partie une réflexion autour de « l'enquête en train de se faire » avec ce que cela suppose et nécessite d'implication, de subjectivité, d'intersubjectivité, mais aussi de distanciation.

Dans une seconde partie, nous tenterons de mettre en exergue ce qui constitue le recours au rapport sexuel tarifé en pratique anticonformiste, en échappatoire à une norme de sexualité conjugale, et dans le même temps en une pratique conformiste aux nouvelles normes de la société hypermoderne et aux normes imposées par le groupe de pairs.

Enfin, nous verrons la façon qu'ont les représentations des enquêté-e-s sur le phénomène prostitutionnel de nous informer sur l'état actuel des rapports de genre en tant que rapports sociaux de sexe par et dans lesquels s'exprime la domination masculine.

14. HANIQUE Fabienne, « De la sociologie compréhensive à la sociologie clinique », in DE GAULEJAC Vincent et al., *La sociologie clinique. Enjeux théoriques et méthodologiques*, Érès, Ramonville, 2007, p.103.

Première partie

Une enquête de l'intime

Aborder le thème de la prostitution appelle à questionner les relations hommes/femmes, relations sociales définies dans et par un contexte historique, social, politique, économique. Questionner les rapports hommes/femmes appelle à interroger la sexualité, le rapport que l'on entretient à elle, les manières dont on la conçoit, dont on se la représente. Aborder ces thèmes revient donc à s'exprimer sur ce qui est de l'ordre du privé, du personnel, de l'indicible. En cela notre recherche s'élabore comme une enquête de l'intime.

1. L'entretien : une situation éminemment sociale

Parce que la situation d'entretien est une situation d'interaction sociale entre deux individus, en un lieu et un temps donnés, le discours de l'enquêté-e est un « discours circonstancié¹⁵ » et contextualisé. En ce sens, il apparaît pertinent d'analyser les enjeux de la situation d'entretien du côté de l'enquêté-e mais aussi du côté de l'enquêteur. De par son investigation, le chercheur tend, sinon à le modifier, du moins à influencer sur son terrain, et donc sur ses enquêté-e-s ; mais en ce qu'elle suscite d'implication l'enquête modifie simultanément le chercheur. Ainsi « l'"objet" étudié n'est donc jamais totalement extérieur au sujet qui l'observe et ne sort pas intact de cette observation, pas plus que l'observateur lui-même au demeurant.¹⁶ »

1. 1. Enjeu de connaissance

Conscient-e-s de participer à une recherche à visée scientifique – et compte tenu de l'idée qu'ils se font de ce qu'est la recherche scientifique –, certain-e-s enquêté-e-s prennent des précautions quant à la validité des informations qu'ils délivrent au cours de l'entretien. La représentation commune d'une science qui ne serait valide qu'en délivrant des faits objectifs (ou objectivistes) tend à amener les enquêté-e-s à relativiser leurs propos. Il en est ainsi de Damian, 27 ans, et de Jess, 30 ans, qui hésitent et tempèrent leur position :

15. Formule employée par M.-L. Déroff, op. cit., p.47.

16. AMADO Gilles, « Implication », in BARUS-MICHEL Jacqueline et al., *Vocabulaire de psychosociologie. Références et positions*, Érès, Ramonville, 2002, p.367.

Damian : Bah je pense, 'fin j'ai... là, encore une fois, c'est vraiment de ce que j'entends, de ce que je vois, c'est... d'après ce que je comprends (...)

Jess : Alors [*rires*]... j'ai pas envie de dire des bêtises (...) ça, je vous dis juste mon ressenti, j'ai pas envie de vous dire, parce que je sais pas trop comment...

[Oui, oui, bien sûr, mais c'est ça, quelle idée vous avez de ces...]

Jess : Et bah c'est dur d'y mettre une idée parce que... si il faut c'est des... je vais vous dire des choses qui sont fausses ou quoi, peut-être que vous avez plus de réponses que moi, fatalement [*sourire*] !

De même, une autre enquêté-e, Ilana, 21 ans, précisera le caractère en partie fictif de son propos :

Ilana : (...) je sais plus qui c'est qui m'avait dit ça... je vais dire peut-être quelque chose de pas vraiment vrai, mais y'a du vrai dedans.

Les enquêté-e-s perçoivent la visée de production de connaissance de l'enquête et souhaitent ne pas biaiser les résultats de celle-ci avec des informations qu'ils ressentent ou postulent comme incorrectes. Ne sachant comment celles-ci seront traitées ultérieurement, ils disent à leur manière de ne pas tenir leur discours pour vérité.

Lors de notre rencontre, des enquêtés se poseront également la question de leur apport, de leur « utilité » en tant que participants. Ceci, en partie dû à leur méconnaissance des objectifs de notre recherche, a fait l'objet d'un « recadrage » précisant que nul n'est besoin d'avoir fréquenté les clubs de prostitution pour participer à l'entretien, l'essentiel étant d'accéder à leurs représentations en tant qu'homme ou en tant que femme sur ce phénomène prostitutionnel. Par ailleurs, Damian, bien qu'informé de nos axes de travail, s'assurera de la pertinence de son discours à la fin de l'entretien :

Damian : Je sais pas si j'ai été d'une grande utilité, parce que, moi, l'Espagne, pas trop.

[L'intérêt c'était d'avoir ton avis sur le phénomène de prostitution, donc... oui, c'est toujours utile !]

Damian : Super alors.

Au-delà de cet enjeu de connaissance, l'inquiétude de Jess à donner de « fausses » informations pourrait se comprendre en termes de *rappports de pouvoir*. Prise dans une interaction avec une personne qu'elle appréhende comme chercheure (ou tout au moins comme apprentie chercheure), elle anticipe les connaissances de cette dernière (« vous

avez plus de réponses que moi, fatalement [*sourire*]! »), et redoute de donner une *mauvaise réponse*.

Ces rapports de pouvoir, s'ils peuvent être compris comme rapports de domination du chercheur sur les enquêté-e-s (dissymétrie sociale créée par le capital culturel [Bourdieu, 1993]), peuvent également s'exprimer par les modalités d'âge ou de genre. Ainsi, le rapport de domination peut-il s'inverser lorsque les enquêté-e-s sont plus âgé-e-s que l'enquêtrice ou lorsqu'ils sont de sexe masculin. Il convient néanmoins de préciser que tous les entretiens n'ont pas été le lieu de ces rapports de pouvoir/de domination, et que ceux dont nous avons ressenti les effets ne l'ont pas tous été pour les mêmes motifs.

1. 2. Rapports de pouvoir

Rapports de pouvoir liés au statut de chercheure

Comme évoqué précédemment, le souci de Jess de ne pas fournir de *mauvaise réponse* à l'enquêtrice révèle un rapport de domination que l'enquêtée place au cœur de l'entretien.

La demande d'entretien étant initiée par l'enquêtrice, celle-ci apparaît comme « sujet connaissant », mais aussi comme « sujet cherchant à connaître ». Dès lors, l'enquêté-e, porteur d'un savoir qui intéresse la chercheure, s'efforce de répondre comme il/elle suppose que la chercheure souhaite qu'il/elle réponde : il s'agit pour l'enquêté-e de *satisfaire* à l'enquête.

« L'interviewer possède le plus souvent un savoir-faire qui lui confère une position de maîtrise par rapport à l'interviewé. L'interviewé, de son côté, se sait détenteur d'un certain savoir qui peut faire de lui un sujet unique et singulier, irremplaçable ? Mais la détention de ce savoir ne le met pas sur un pied d'égalité avec l'interviewer, car, si l'obtention de sa parole est nécessaire, elle n'a de valeur que parmi beaucoup d'autres.¹⁷ »

Le lieu de passation de l'entretien peut encore influencer sur l'interaction entre enquêteur et enquêté-e. La double dimension statut-lieu n'est pas restée sans effet, notamment lors de l'entretien avec Jess. Ce dernier se déroulant sur le lieu de travail de l'enquêtée, les premières minutes de l'entretien ont été destinées à retracer la trajectoire scolaire et professionnelle de Jess, laissant ainsi penser à un entretien de recrutement. On peut supposer que le lieu de passation a effectivement eu tendance à influencer nos questions,

17. « L'entretien non directif de recherche », cours de L3 de psychologie, Université de Toulouse Le Mirail, année 2011-2012., p.6.

mais également – associé au statut institutionnel qu'on prête à l'universitaire – les réponses de l'enquêtée dans la mesure où celle-ci s'est attaché à répliquer de façon formalisée en démontrant la cohérence de son parcours (à l'image donc d'un entretien d'embauche pendant lequel il s'agit de « se vendre »).

Les rapports de pouvoir susceptibles de s'établir sont fonction de multiples caractéristiques individuelles, dont nous pouvons retenir l'âge et le genre.

Rapports de pouvoir liés à l'âge et/ou au genre

Afin de parer à un rapport de pouvoir qui aurait pu être trop prégnant avec nos plus jeunes enquêté-e-s, lycéens en filière professionnelle, et dont les entretiens se sont effectués au sein même de leur établissement scolaire, nous avons choisi d'instaurer le vouvoiement. Cela nous semblait constituer une façon de dire le sérieux avec lequel leur parole était recueillie et accueillie, exprimer la légitimité et l'importance accordées à leur discours, ce dans une société où s'imposent des âges et des filières auxquels on a le « droit » ou non d'être écoutés.

Les situations d'entretien avec des personnes plus âgées peuvent s'avérer compliquées pour une « apprentie chercheuse ». En effet, l'assurance du professionnel non encore acquise, la conduite des entretiens peut se révéler hésitante, ce notamment face à des enquêté-e-s plus âgés et de sexe opposé, et d'autant plus lorsque sont abordées des questions de sexualité. Il peut alors advenir que l'enquêté oriente l'entretien à la place de l'enquêteur... C'est ainsi qu'avec Mokhtar (28 ans) l'entretien dura trois heures faute de pouvoir (ou plutôt de savoir) y mettre fin. Outre le fait que ce fut un entretien interminable, l'enquêté avait préalablement refusé l'enregistrement audio malgré la garantie de l'anonymat et de l'usage strictement personnel de la bande, assurant en toute sympathie, « ça ne me dérange pas que tu écrives ». On pourrait à ce titre illustrer cette « dépossession » de l'entretien par la remarque de P. Bourdieu (1993) :

« (...) il suffit de lire à la suite quelques entretiens pour voir tout ce qui sépare les discours arrachés bribe par bribe des enquêtés les plus éloignés des exigences tacites de la situation d'enquête et les discours de ceux qui sont comme d'avance ajustés (parfois trop bien) à la demande, telle, au moins, qu'ils la conçoivent. *Ceux-là maîtrisent si parfaitement la situation qu'ils parviennent parfois à imposer leur définition du jeu à l'enquêteur.*¹⁸ »

18. BOURDIEU Pierre, *La misère du monde*, Seuil, Paris, 1993, p.909-910, c'est nous qui soulignons.

Une dernière dimension qu'il nous semble important d'interroger au regard de la situation d'entretien est la dimension genrée de l'interaction entre enquêtrice et enquêté-e. À la manière de M.-L. Déroff (2007), il nous fallait « considérer [notre] propre appartenance de sexe comme un élément inférant sur la construction du discours.¹⁹ »

1. 3. Rapports de genre

Aborder des questions relevant du domaine de l'intime n'est pas chose anodine. Le discours produit en situation d'entretien est un « discours circonstancié, produit dans et par une interaction singulière. » [Déroff, 2007]. C'est dire que ce discours n'est rendu possible que par cette interaction, et que ce qui se dit dans cet échange entre l'enquêteur et l'enquêté-e ne se serait pas dit autrement. Aussi est-il nécessaire d'établir avec les enquêté-e-s une sorte d'« alliance temporaire²⁰ », alliance établie différemment si le rapport à l'enquêté-e est fondé sur la reconnaissance d'une différence ou d'une similitude des sexes.

Enquêter auprès d'hommes

Les réflexions posées par Marie-Laure Déroff dans son ouvrage *Homme/Femme : la part de la sexualité* (2007) nous apparaissent pertinentes et résonnent complètement avec les situations d'entretien que nous avons pu vivre au long de cette enquête. « Qu'est-ce que dire sa sexualité à une enquêtrice-sociologue qui demeurant néanmoins une femme peut être (inconsciemment) perçue comme partenaire potentielle ?²¹ », comment en tant que chercheuse aborder ces questions de manière « non-violente » ?, comment maintenir une distance nécessaire entre enquêtrice et enquêtés au vu de cette intrusion dans leur intimité ?

L'un de nos enquêtés, Kyan, 20 ans, qui laisse paraître une attitude de séduction tout au long de l'entretien, nous prendra à partie concernant son opinion sur le fait d'être en couple :

[Et tu fais la différence entre avoir une copine, avoir une aventure et aller voir une prostituée ?]

Kyan : Ouais, c'est sûr. T'as la fille que tu rencontres en soirée, que tu, voilà que tu couches avec en soirée, t'as la prostituée et ensuite t'as la copine. 'Fin, c'est 3 choses complètement différentes. C'est complètement différent. Après le mieux, c'est sûr que

19. DEROFF Marie-Laure, *Homme/Femme : la part de la sexualité. Une sociologie du genre et de l'hétérosexualité*, PUR, Rennes, 2007, p.50.

20. Selon l'expression de S. Beaud in BEAUD Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'"entretien ethnographique" », in *Politix*. Vol. 9, n°35. Troisième trimestre 1996. pp. 226-257.

21. DEROFF M.-L., op. cit., 2007, p.209.

c'est d'avoir une copine ou d'avoir quelqu'un qui te plaît vraiment, là tu peux... voilà, là c'est énorme. C'est énorme, tu peux pas comparer avec une fille que tu reverras plus ou... je pense que t'es d'accord avec moi ?

Si cet éloge de la sexualité conjugale en opposition directe avec une sexualité libre de tout engagement dans le temps peut être interprétée comme discours résultant d'une interaction hétérosexuée, il reflète également une intériorisation des disqualifications sociales de certains traits de la masculinité [Déroff, 2007].

Plus avant, lorsque nous lui demandons d'explicitier les raisons pour lesquelles il ne souhaite pas fréquenter les lieux de prostitution, il répond :

Kyan : Mais parce que je me... je me vois pas dedans. Ça va pas avec moi, avec mes habitudes, moi je me vois plus... 'fin j'ai pas besoin de ça pour... 'fin après, non, c'est... je me reprends, t'effaces ça [*rires*] !

On peut supposer que si l'enquêteur avait été un homme, Kyan ne se serait pas repris, mais l'enquêtrice étant une femme, la locution « j'ai pas besoin de ça pour... » s'est accompagnée de la crainte d'un jugement de valeur.

Les conseils de lectures à notre égard prodigués par Mokhtar pourraient être appréhendés comme un « élan paternaliste », du fait que nous soyons plus jeune, certes, mais aussi femme. Au lendemain de l'entretien, Mokhtar nous a recontactée par e-mail, nous proposant de lire un article qui pourrait être utile à notre recherche. Au-delà de ce « paternalisme », cela peut indiquer le degré d'implication de l'enquêté lui-même dans la dynamique de l'entretien, et plus largement dans la dynamique de production de savoir.

Une illustration différente de ce qui se joue dans les rapports de genre tient dans la tendance d'un enquêté à « tester » les réactions de l'enquêtrice en tant que sujet féminin (femelle). Ainsi Benjamin, 18 ans :

[Mais, avoir une aventure d'un soir et aller voir une prostituée, du coup c'est la même chose ?]

Benjamin : Quelque part. Quelque part.

[Sauf qu'il y en a une qu'on paye...]

Benjamin : Y'en a une qu'on paye directement, et l'autre qu'on ne paye pas directement. Mais qu'on paye quand même. Quelque part.

[Comment ça ?]

Benjamin : Bah, des coups à boire, la voiture pour la ramener chez elle, 'fin des petits trucs comme ça, c'est sûr c'est moins cher, ça vaut le coup [*sourire*]

Et plus loin :

[Mais est-ce que vous pensez, par exemple à La Jonquera, c'est surtout des femmes qui se prostituent, pourquoi, à votre avis ? Pourquoi est-ce que c'est surtout des femmes ?]

Benjamin : Parce que l'homme a plus besoin de sexe que la femme.

[D'accord.]

Benjamin : Elle était pas mal celle-là ! [*sourire*]

Malik, 32 ans, lui, dira assez rapidement qu'il est déjà entré dans un club de prostitution. Le ton qu'il emprunte pour nous le dire laisse entendre une confession, et il s'empresse de préciser que l'initiative n'était pas la sienne, et qu'il n'était pas au courant du genre d'endroit dans lequel il se rendait à ce moment-là (il était adolescent) :

Malik : Oui, des gros parkings, des petites forêts, tu le vois, après y'a des femmes qui se mettent sur le côté et tout ça. Après dedans, t'as les... bah voilà quoi ! En fait, moi, je suis déjà allé une fois. Je me suis fait avoir en fait. Non, mais [*sourire*]... Alors, avec des jeunes, bon ils me connaissent, moi je... j'étais très... je traînais pas trop avec mes collègues, je préférais traîner avec les filles et je leur disais pas quoi, je draguais les filles, j'ai pas besoin de dire. Une fois ils me disent « viens avec nous, on va en Espagne », je leur dis « écoute, moi ça me... pourquoi faire ? », « non, on va faire un tour, on va boire un verre », et moi je connaissais pas ça, je fais « ok », j'avais quand même 17 ans, je fais « ok », et eux ils avaient l'habitude, mais moi j'étais pas trop là-dedans, ça m'intéressait pas. Pas trop. J'y vais, et je rentre, bon on était bien habillés, je vois des jolies femmes qui viennent me voir et je me dis, putain... et elles venaient beaucoup vers moi, et mes collègues, bon, ils étaient un peu de côté, je dis « comment ? Elles viennent toutes vers moi, comment ça se fait ? C'est trop facile là, comment ça se fait ? » [*sourire*], je vais voir un collègue « comment ? Elles sont trop faciles ces femmes, elles viennent me voir et tout », et bon, c'est vrai que c'est... j'étais mal à l'aise quoi, parce que bon... c'est même pas le regard ou s'approcher, c'est vraiment elles viennent te voir et tout quoi. Et moi, là, j'ai compris qu'on m'avait fait un coup, j'étais dégoûté là, je... et je voulais pas, je disais « bon, ça m'intéresse pas » aux personnes, 'fin c'était de belles femmes, y'a rien à dire, elles sont de plusieurs continents différents, que ce soit de l'est, du sud, de partout quoi, de toutes origines. Mais moi ça m'intéressait pas, qu'est-ce j'ai fait, je suis sorti et... j'ai passé la nuit dans la voiture.

Malik insiste à la fois sur le fait que les femmes présentes dans ce club sont jolies et sur le fait que, pour autant, « ça ne l'intéresse pas ».

Les enquêtés dans leur vis-à-vis avec une femme semblent s'imposer de justifier leur propos, prêtant par la même une position à la chercheuse, non pas tant en ce qu'elle est chercheuse qu'en ce qu'elle est une femme. Cette appréhension de la chercheuse en tant que femme n'est pas le seul fait des enquêtés, mais également celui des enquêtés qui, dans leur vis-à-vis avec une femme, avec une alter ego, nouent tout autant une relation consécutive au genre.

Enquêter auprès de femmes

Ainsi que le souligne M.-L Déroff dans l'ouvrage précité, les enjeux d'une interaction entre femmes sont un peu différents. L'enquêtrice est à reconstruite comme une alter ego qui peut, en ce qu'elle a d'identique, de comparable, comprendre, mais aussi porter un jugement admis comme légitime par l'enquêtée.

Cette possible comparaison avec l'enquêtrice peut amener l'enquêtée à s'exprimer sur un registre de connivence, comme si ce qu'elle disait était évident pour l'enquêtrice puisque, elle aussi, est une femme, et ne nécessitait donc pas plus d'explicitation. Ce fut le cas par exemple avec Jess, lorsqu'elle nous dit « je pense que vous savez ce que c'est qu'un homme ! ».

L'anticipation du jugement de la chercheuse trouve à s'illustrer, encore, dans les propos de Jess, lorsque nous lui demandons si avoir une aventure sans lendemain est quelque chose d'envisageable pour elle :

[Vous pourriez avoir une aventure d'un soir, mais...]

Jess : Actuellement non.

[Non, pas actuellement, j'entends bien que vous êtes en couple]

Jess : Ah oui, c'est sûr, là, y'a pas moyen ! Alors, avant que je me mette en couple avec mon conjoint donc, ça m'est arrivé d'avoir des aventures, mais... d'un soir, ça m'est arrivé quelques fois, en toute honnêteté. Et j'ai très vite arrêté, voilà, c'était juste d'un soir pour moi, parce que ça ne convenait pas. (...) Après c'était des mauvais choix de ma part, ça je le reconnais. Et des choix que je regrette aussi, voilà.

En anticipant le jugement que nous pourrions porter sur ses pratiques, Jess qualifie ses choix de « mauvais choix » et précise qu'elle « regrette », faisant comme acte de repentance. Le fait que l'entretien aborde le thème de la prostitution participe au fait que Jess se justifie, le poids de la représentation d'une femme qui devrait être réservée pour être respectable, spécialement en matière de sexe, prenant toute son ampleur dans le contexte de cette conversation. Parler de femmes qui se prostituent – et qui ont par là même une multitude de rapports sexuels avec différents partenaires – et aborder ensuite les aventures strictement sexuelles que l'enquêtée a pu connaître fait apparaître le risque d'un amalgame entre sa sexualité et celle d'une prostituée. Sa façon de s'excuser de ses aventures pourrait être interprétée comme un moyen de dire « je ne suis pas une prostituée ».

Dans un autre registre, la reconnaissance de l'enquêtrice comme être genré, être féminin, amène une enquêtée, Marion, 18 ans, à se confier allègrement au cours de l'entretien. L'entretien se déroule dans les locaux de l'infirmerie du lycée dans lequel étudie l'enquêtée, ce qui participe très certainement aux modalités de l'interaction ; Marion élabore ainsi une « confusion entre sociologue et psychologue, confusion peut-être due d'ailleurs au thème lui-même. » [Déroff, 2007]. Le fait de se trouver dans les locaux de l'infirmerie – lieu de soin, de dialogue, d'écoute –, et, assurément, d'être en présence d'une femme – femmes auxquelles est communément relégué le care au vu de leurs « qualités intrinsèques » de douceur, de soin – tend à instaurer un climat de confidences, de décharge affective de la part de l'enquêtée.

1. 4. Enjeu de présentation de soi

En tant qu'interaction, la situation d'entretien révèle des stratégies des enquêté-e-s en co-présence en ce qui concerne la présentation de soi. En effet, dans le cadre de cette interaction, l'enquêté-e donne à voir sa personnalité sociale, le but visé étant de « faire bonne impression ». Il y a donc dans cette situation singulière de communication – comme dans toute communication par ailleurs – un *risque à communiquer*.

« Mais il arrive aussi que l'interviewé considère la demande d'entretien du professionnel comme une proposition qui est à négocier. La nécessité de se situer par rapport à cette proposition est alors vécue comme *source de risques* que l'interviewé s'efforcera d'évaluer.²² »

22. « L'entretien non directif de recherche », cours de L3 de psychologie, Université de Toulouse le Mirail, année 2011-2012, p. , c'est nous qui soulignons.

Notre propos ici pourrait reprendre l'exemple donné précédemment de la manière que Jess a de nous parler de ses aventures passagères passées qu'elle qualifie de « mauvais choix », ou encore celui de Malik qui justifie d'être rentré dans un club par le fait qu'il s'est « fait avoir » par ses amis.

Les enquêté-e-s tendent à se présenter de la manière dont ils ou elles pensent que l'enquêtrice en présence aura de les accueillir. Autrement dit, en fonction de ce qu'ils perçoivent de nous, jeune chercheure, ils s'efforcent de nous informer sur qui ils/elles sont comme ils pensent que nous souhaiterions qu'ils/elles soient pour les estimer : ils se présentent à nous comme ils aimeraient que nous pensions qu'ils sont.

Pour exemple, lorsqu'il est demandé aux enquêté-e-s d'exprimer leur rapport au territoire catalan en ce qu'il définit ou non leur identité (le « être catalan »), six enquêté-e-s sur dix qui se définissent comme catalans spécifient par ailleurs qu'ils ne se reconnaissent pas dans les stéréotypes associés à la catalanité (sans nier ces derniers comme représentatifs de l'identité catalane) :

Mathieu : (...) mon père... il est hyper catalaniste (...) je suis, entre guillemets, un peu moins rustre.

Ilana : C'est vrai qu'on parle beaucoup des catalans dans leur caractère et tout. Je m'y retrouve un peu, mais peut-être pas à 100% (...) parfois les catalans purs et durs ils sont particuliers quoi [*sourire*].

[Et quand tu dis « les catalans purs et durs, ils sont particuliers », c'est...]

Ilana : Bah ils ont leur caractère quoi, 'fin, en plus je sais qu'à Céret, c'est... Céret c'est particulier, parce que c'est vraiment un cercle fermé, je trouve que les catalans sont très très fermés. Et quand y'a un étranger qui arrive, tu... tu dois avoir un peu de mal, je pense, à rentrer quoi. Après voilà, c'est sur ça que je me reconnais pas trop parce que moi j'ai pas vraiment ce truc d'être fermée, au contraire quoi, j'adore faire de nouvelles rencontres, donc... donc voilà.

Jess : Ah, mais moi je suis catalane, je peux pas vous dire le contraire, moi mes parents sont catalans, mes grands-parents sont catalans, 'fin, mes racines sont catalanes, mais c'est pas pour ça que je vais avoir une mentalité... chauvine, et que je vais pas aller vers les autres. Je... c'est pas du tout ma personnalité, j'adore aller vers les autres, je suis assez ouverte, assez dynamique, assez souriante, assez avenante, et les gens apprécient ce contact de ma part parce qu'ils ont souvent... un sentiment négatif de la part des catalans, qui sont assez fermés, assez *catalan burro*, voilà, têtu, tout ça, et moi justement je vais à l'encontre de ça. Je veux pas du tout qu'on pense, qu'on fasse une

généralité de ce cliché. Parce que pour moi c'est un cliché, il faut apprendre à connaître les personnes telles qu'elles sont et d'où qu'elles viennent.

Néanmoins, il est des signes de communication non-maîtrisés et/ou non-maîtrisables par les sujets ; c'est le cas de la communication non-verbale (posture, mimiques), des manifestations spontanées (rires, ton de la voix, etc.).

La situation même d'entretien peut amener l'enquêté-e à avoir un discours prolix « malgré lui ». Pris-e dans l'échange communicationnel, l'enquêté-e se dévoile au-delà de ce qu'il avait initialement prévu de faire. Le cas de Julien est, à ce titre, édifiant :

[Ok. Je pense qu'on a fait le tour, je ne sais pas si vous voyez des choses à ajouter, qu'on n'aurait pas abordées ?]

Julien : Non. J'ai parlé de pas mal de trucs en plus !

Nous voyons donc bien comment l'interaction entre chercheure et sujets enquêtés, dans la situation particulière de l'entretien, peut amener ces derniers à s'impliquer, à mettre en œuvre des stratégies discursives aptes à leur garantir une maîtrise de la situation, ou au moins une maîtrise de l'image qu'ils donnent à voir d'eux-mêmes. Mais parce qu'il s'agit justement là d'une interaction, la chercheure met elle aussi sa subjectivité à l'épreuve.

2. L'enquêtrice à l'épreuve de l'enquête

Si elle a pu amener les enquêté-e-s à s'investir dans, et peut-être au-delà de, l'entretien, cette recherche a tout autant amené l'enquêtrice à s'impliquer sous l'action d'un effet miroir, « le chercheur [étant] émotionnellement impliqué dans son matériau, auquel il s'identifie²³ ». Et parce que l'implication a toujours une résonance affective et que les affects é-meuvent, c'est-à-dire mettent en mouvement, amorcent des changements, l'enquête, après avoir été façonnée par l'enquêtrice, a pu façonner cette dernière à son tour.

2. 1. Accepter d'être impliquée : déconstruire le mythe de l'objectivité

L'implication résonne pour nombre de sociologues comme biais de recherche, obstacle à la connaissance objective, au savoir scientifique. Le « choix » de l'implication a

23. DEVEREUX Georges, De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement (1980) cité par ULH Magali in « Le sujet oublié de la sociologie. Approche phénoménologique de l'intersubjectivité dans la production de connaissance en sciences humaines », *Connexions*, n°89, Éres, janvier 2008, p.94.

été décision difficile, ou plus exactement, l'acceptation et l'aveu de notre propre implication ont été chose difficile. Il fallait se défaire des impératifs d'objectivité, de réification initiés par la sociologie positiviste et se tourner vers d'autres démarches telles que celle proposée par la sociologie clinique, plus à même de répondre à ce que nous percevions comme inhérent à toute recherche qualitative.

« La première règle et la plus fondamentale est de *considérer les faits sociaux comme des choses*²⁴ ». Cette injonction nous paraissait dépourvue de sens – et donc difficile à tenir – puisqu'elle impliquait de faire abstraction d'une dimension fondamentale des interactions humaines : la confrontation des subjectivités des acteurs et des constructions mentales qu'elles induisent. Nous étions convaincue de la nécessité d'étudier, de prendre en considération donc, l'intersubjectivité à l'œuvre dans toute interaction sociale et *a fortiori* dans la situation d'entretien, mais ne disposions pas des appuis théoriques à même de justifier ce qui n'était que de l'ordre de l'« intuition ».

L'angoisse liée à l'implication que l'on percevait dans notre pratique d'apprentie chercheuse nous a amenée à nous intéresser aux démarches de sociologie clinique, qui semblaient proches de nos conceptions méthodologiques.

Bien qu'il nous ait été enseigné tout au long de notre parcours universitaire que l'objectivité rationnelle était vaine de par l'inscription du chercheur lui-même au sein de la société, il reste qu'en tant que chercheuse en formation l'aspiration à une production scientifiquement valable trouvait son socle sur ce mythe de l'objectivité. Il a donc fallu, pour mener à bien cette recherche, se défaire des angoisses liées aux risques d'« hypersubjectivité », de sur-interprétation ou de « mésinterprétation ». La lecture d'écrits produits en sociologie clinique nous a permis le recul nécessaire à nos préoccupations méthodologiques et nous a conforté dans l'idée qu'une sociologie qualitative est une sociologie qui fait appel à notre subjectivité, à nos schèmes d'interprétation élaborés à partir de notre propre expérience en tant qu'individu et en tant que chercheuse.

Comme nous l'avons dit précédemment, la situation d'entretien est une situation éminemment sociale en ce qu'elle implique une interaction permanente entre l'enquêtrice et l'enquêté-e « qui est non pas une entité abstraite, mais un autre être humain, proche ou lointain, semblable ou différent, [qui] trouble – par empathie, sympathie ou (contre) identification – le regard de l'observateur ou du chercheur » [Uhl, 2008].

Notre implication de chercheuse s'est donc manifestée tout au long de notre recherche, de la problématisation de notre objet d'étude jusqu'à l'analyse de notre matériau

24. DURKHEIM Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Flammarion, Paris, 2009, p.57.

empirique, en passant par notre travail de terrain et l'établissement de nos choix bibliographiques.

Notre intérêt pour les questions relatives à la construction d'une identité de genre est corrélé à notre appartenance à la classe des femmes, la mobilisation d'un corpus théorique issu des traditions féministes également. Bien qu'il ne s'agisse pas ici de faire de la recherche-action, il n'est nul doute que nos affinités avec les théories du genre nous ont guidée dans le cours de notre recherche.

La sociologie clinique s'intéresse à l'individu dans son ensemble, s'efforçant d'articuler ses dimensions sociales et ses dimensions psychiques, dimensions toutes deux indissociables [De Gaulejac, 2007]. Il s'agit donc d'approcher au mieux la subjectivité de l'acteur en le considérant comme « sujet producteur de connaissances sur sa propre situation²⁵ », en adoptant une démarche compréhensive, c'est-à-dire en considérant le sens que l'acteur donne à ses pratiques. C'est ce que nous avons tenté de faire au long de cette recherche, sur le terrain et durant l'analyse des entretiens. Nous avons ainsi pu articuler une analyse prenant en considération les fonctions des pratiques des acteurs, mais aussi le sens qu'ils leur donnent.

2. 2. Porter un regard réflexif sur son implication

Si la sociologie clinique accorde une importance primordiale à l'implication du chercheur, elle ne dispense pas pour autant d'un regard réflexif sur cette implication. L'implication du chercheur dans son objet de recherche ne doit pas être niée, mais au contraire « confessée », ainsi des écueils pourront être évités et des biais interprétatifs soulignés.

Stéphanie Rizet reprend la démarche développée par C. Revault d'Allonnes et nous éclaire ainsi sur les enjeux et les modalités de la distanciation :

C. Revault d'Allonnes (1999, p. 25) propose une démarche visant à [la] maîtrise [des contre-transferts] et au travail sur l'implication du chercheur : il s'agit tout d'abord d'en prendre conscience, de mettre à jour leur entrelacement avec notre identité propre dans toutes ses composantes. La prise de distance est ensuite possible, notamment par la confrontation avec d'autres chercheurs, leurs expériences et leurs travaux. Le troisième

25. ENRIQUEZ Eugène (1993) cité in HANIQUE Fabienne, op. cit, p.104.

aspect consiste à prendre en compte ces informations dans tout le cheminement d'élaboration théorique, méthodologique et d'interprétation.²⁶

Nous allons ici tenter de suivre cette démarche afin d'être aussi limpide que possible sur les manifestations de notre implication.

La maîtrise des réactions contre-transférentielles passe par la « quête des traces de ce que nous sommes, que nous avons reportées sur ce que nous pensons être les faits²⁷ » et qui relèvent à la fois de notre identité singulière, de notre identité collective et de nos positionnements théoriques et idéologiques [Rizet, 2007]. Il apparaît au regard de notre pratique que nous n'avons pas toujours su avoir une totale maîtrise de nos réactions contre-transférentielles.

Parce que le choix d'un objet d'étude n'est pas anodin, il s'est manifesté dans notre recherche le désir de trouver des réponses à des questionnements personnels. Notre implication ne relevait pas tant de notre sujet en tant que tel que des problématiques sous-jacentes d'identité et de construction identitaire. La connaissance que nous avons du terrain avant de débiter cette étude était pour ainsi dire quasiment nulle, bien que nous ayons été d'une certaine manière « accoutumée » au phénomène prostitutionnel en d'autres circonstances (aux Pays-Bas et en région parisienne). Pour autant, la prostitution ne nous avait jamais vraiment posé question, en cela des réactions de transferts/contre-transferts ont pu se manifester lors de nos entretiens.

Les réactions contre-transférentielles relatives à notre identité collective se sont manifestées au regard de l'âge, du genre, du milieu social et parfois du parcours universitaire des enquêté-e-s. La proximité de nos caractéristiques sociologiques a favorisé le caractère empathique de nos rencontres. Comme le souligne S. Rizet à l'instar de M.-L. Déroff, si cette empathie a pu et peut induire chez les enquêté-e-s le sentiment d'être compris sans avoir besoin d'explicitier leur propos, il reste qu'elle est essentielle dans la démarche clinique en ce qu'elle permet justement l'accès au *sens* délivré par les acteurs.

Les réactions contre-transférentielles relatives à nos positions théoriques et idéologiques ont trouvé à s'exprimer dans l'adhésion ou au contraire dans la désapprobation des propos des enquêté-e-s, et ce notamment en termes d'acceptation du genre. Pour prendre un exemple très concret, lors de notre entretien avec Kyan, nous avons été quelque peu agacée et par son attitude de séduction à notre égard et par ses propos empreints de

26. RIZET Stéphanie, « De la reconnaissance de l'implication du chercheur à sa mise au travail » in DE GAULEJAC Vincent et al., *La sociologie clinique*, Éres, 2007, p.296.

27. BRUNEL (2003) cité in RIZET Stéphanie, *ibid.*, 2007, p.294.

stéréotypes de genre. Aussi, lorsqu'il nous dit les plus importants besoins sexuels des hommes, notre agacement s'est fait sentir :

Kyan : Carrément. Je pense ouais, carrément. C'est plus facile. C'est plus facile, surtout à La Jonquera où, justement, c'est stratégique par rapport aux camionneurs. Donc comme je t'ai dit, c'est des gens que, pendant 2 semaines ils sont sur la route, c'est un public facile quoi.

[Et les camionneuses ?!]

Kyan : Les camionneuses, y'en a pas souvent. Mais... 'fin, et je pense qu'une fille elle a pas forcément besoin d'aller payer 50 euros pour avoir une partie de jambes en l'air quoi. Je pense. Après peut-être que ça arrive, mais c'est une minorité. Non ?

[Sans doute.]

La prise de distance par la confrontation avec d'autres chercheurs a été en partie rendue possible par notre inscription dans le groupe de chercheurs affiliés au laboratoire de l'ICRESS. Nos réunions régulières nous ont permis d'échanger sur nos appréhensions, nos premiers résultats et nos premières pistes interprétatives.

Un autre élément qui nous a semblé majeur dans la prise de distance avec nous-mêmes en même temps qu'avec notre terrain est la prise de notes d'observation au sortir des entretiens. Ces prises de notes nous ont permis de prendre du recul quant à nos impressions à l'issue des rencontres avec les enquêté-e-s, et ont d'une certaine manière signé la fin de chaque entretien. Revenir sur ses notes d'observation lors de l'analyse du matériau empirique a été riche en informations « subjectives » et nous a finalement permis d'analyser la situation même d'entretien à partir d'éléments qui auraient été perdus s'ils n'avaient pas été consignés par écrit. Elles ont constitué un support précieux à la réalisation de la troisième étape de la démarche relatée par S. Rizet.

Parce que notre recherche s'inscrit dans une démarche clinique, compréhensive, nous essaierons de nous situer au plus près de la subjectivité des acteurs. Aussi, de nombreuses références seront faites aux contenus des entretiens réalisés, ce par le biais de citations d'extraits. Nous espérons ainsi être en mesure d'illustrer nos propos et nos propositions argumentatives, interprétatives, au regard de ce que nous livrent les enquêté-e-s.

Deuxième partie

**Des pratiques au langage :
une norme peut en cacher une autre**

Ancrés dans une société où chacun a à se définir par son individualité, ses capacités propres, ses compétences – l'autonomie s'érigeant en archétype de l'individualisme contemporain – les acteurs se heurtent à un système normatif qui se veut exempt de toute prescription et garant de la liberté individuelle. Ces nouvelles normes résonnent en fait comme des injonctions paradoxales (double contrainte [Bateson, 1972] : « soyez autonomes ! »), et font des individus des sujets acteurs de leur destin et de la consommation un vecteur de réalisation personnelle [Ehrenberg, 1991].

La fréquentation du territoire frontalier s'institue à la fois comme échappatoire au système normatif français – lorsque cet espace est appréhendé comme lieu de fête –, et comme appropriation-intériorisation de ce système de normes lorsque cet espace est appréhendé comme zone de commerces. Fréquenter les lieux de prostitution relève de ces deux logiques, et cette situation n'est pas sans paradoxe : alors que les individus tentent de se défaire d'un modèle prescriptif, ils se conforment à un autre.

1. Fréquenter les lieux de prostitution : un anticonformisme

Douze des quatorze enquêté-e-s disent avoir dans leur entourage, qu'il s'agisse du groupe primaire (famille, amis) ou secondaire (collègues de travail), des personnes fréquentant ou ayant fréquenté les clubs de prostitution à La Jonquera. Trois enquêtés sont eux-mêmes entrés dans un club, à La Jonquera ou ailleurs, mais cela sans payer de prestation sexuelle. Au regard des discours des enquêté-e-s la fréquentation de ces clubs – comme la fréquentation des boîtes de nuit espagnoles – s'inscrit dans une conception singulière de la festivité en Espagne. Dans le même temps, la fréquentation des clubs de prostitution reflète une volonté des jeunes hommes de se départir, pour un temps, de la norme de sexualité conjugale.

1. 1. S'amuser à l'espagnole

Si près de la moitié des enquêté-e-s n'ont pas le sentiment de changer de pays lorsqu'ils passent la frontière franco-catalane, pour une large majorité les différences culturelles sont notables, spécifiquement en matière de fêtes. Faire la fête en Espagne²⁸ c'est se défaire d'un modèle français pudibond : les mœurs sont plus « olé, olé », pour reprendre l'expression de Marion, 18 ans.

Les enquêté-e-s, pour exprimer la festivité des soirées espagnoles, composent avec trois principaux critères : l'accès aux drogues, les doses d'alcool proposées en boîtes de nuit et le « dévergondage » socialement non-répréhensible.

Un accès facilité aux psychotropes

L'accès aux psychotropes, drogues douces ou dures et alcool, semble être, pour la moitié au moins des enquêté-e-s, caractéristique de l'Espagne et surtout partie intégrante d'une soirée festive. Passer la frontière pour aller en soirée signifie s'enivrer et éventuellement se droguer. Ainsi Kyan le dit-il sans le dire lorsque nous lui demandons s'il se comporte différemment quand il se rend en Espagne :

Kyan (20 ans) : Non, non, pas du tout. Pas du tout parce que... oui, après, c'est sûr, ça dépend avec qui tu la passes la frontière, si c'est avec tes copains, non ça change pas, mais bon, si tu vas voir de la famille tu vas pas non plus y aller pour boire ou quoi, 'fin t'es plus, voilà.

La soirée festive ne se dissocie pas de la consommation d'alcool ou de drogues, s'amuser est synonyme de boire ou de se droguer, de ne pas être dans un état de lucidité. Le discours d'Ava à ce propos est éloquent :

Ava (23 ans) : (...) Moi je suis allée qu'une fois en boîte en Espagne, c'était au Rachdingue, et... et voilà quoi, enfin c'est super, c'est super bien et tout, mais bon c'est vrai que je me dis... j'en sais rien, moi en tout cas j'avais rien pris, enfin bon, j'avais 17 ans quand j'y suis allée, mais du coup c'est vrai que maintenant je me dis, mais des fois si on y va, enfin si y'en a qui y vont sans rien prendre, 'fin je sais même pas si ils arrivent à s'amuser quoi, là-bas c'est... c'est trop dans l'excès de tout ça.

28. Plutôt que de l'Espagne il s'agit en fait ici de la Catalogne. Néanmoins, dans la mesure où les enquêté-e-s usent du vocable « Espagne », nous avons choisi de le reprendre pour rendre compte de leurs discours.

La prise d'alcool est facilitée en Espagne en ce qu'elle est financièrement plus abordable (les boîtes de nuit visant davantage un public jeune, étudiant et donc pécuniairement peu autonome). L'aspect économique semble être un atout majeur dans la fréquentation des lieux festifs espagnols :

Mathieu (22 ans) : Dans les boîtes, y'a... 'fin, plein de cachets qui tournent. C'est un peu chaud, donc y'en a beaucoup qui l'associent pour faire la fête, passer de bons moments.

[C'est plus festif qu'en France ?]

Mathieu : Y'en a qui... qui le disent, après moi je suis pas trop de ce point de vue, mais y'en a beaucoup qui préfèrent, parce que... comment dire, bah déjà par rapport au prix, par rapport à, par exemple en France une vodka-RedBull, par exemple à Céret, à la boîte, c'est 12 euros. Et là-bas [en Espagne] les verres ils sont à 5 euros avec une bonne dose, donc...

Ava : Puis après toute façon, ne serait-ce qu'au niveau de l'alcool, les doses d'alcool en Espagne...

[Dans les boîtes de nuit, tu veux dire ?]

Ava : Les verres, ouais. Un verre, y'a ça de Coca ou ça de jus de pomme quoi, nous y'a 4cl, là-bas c'est presque 8cl d'alcool dans les verres. Donc...

[Du coup, si t'as vraiment envie de faire la fête, c'est un peu des lieux privilégiés...]

Ava : Ouais. Oui c'est ça, je pense, c'est vraiment presque la représentation genre d'Ibiza et tout qu'on a, en fait je pense c'est partout pareil hein en Catalogne, c'est ça. Sauf que, 'fin voilà, c'est un monde où... on peut enchaîner des soirées pendant 4/5 jours, et voilà, sans dormir, voilà à coup de drogue, d'alcool, de soirées, de trucs, c'est... c'est l'excès incroyable. Moi je trouve que c'est ça.

L'excès évoqué par Ava (qui utilisera ce terme plusieurs fois durant l'entretien) peut nous renvoyer à la figure de « l'homo consumericus » de Lipovetsky, un hyperconsommateur délivré des contraintes de temps, de lieu, de classe et des encadrements moraux et/ou religieux [Lipovetsky, 2008]. L'ambiance festive en Espagne apparaît comme vectrice, voire initiatrice, de tous les excès, et cela se ressent au travers des discours des enquêté-e-s qui utilisent des superlatifs tels que très, trop, vachement, énormément, etc. significatifs de la représentation qu'ils se font de ces circonstances. Ainsi, à l'image de l'individu hypermoderne, la fête se traduit par un excès d'investissement, de jouissance et de consommation [Aubert, 2005].

Les enquêté-e-s mettent en exergue une attitude permissive en Espagne – en opposition avec le cas français – en termes de consommation de drogues, d'alcool, mais également de tenue vestimentaire, de « look ».

En Espagne, « ils osent plus »

La réputation festive de l'Espagne tient aussi au fait que les mœurs sont perçues par les enquêté-e-s comme plus laxistes, moins pudiques dans le rapport au corps. L'attractivité du territoire espagnol comme lieu de fête est en partie fonction de cette relative liberté des codes vestimentaires ; les filles peuvent se vêtir comme elles le souhaitent sans risquer la réprobation sociale :

Magalie : Y'a beaucoup moins de préjugés, les filles elles se mettent des petits hauts courts, des petits shorts, des bottes, des... des grosses baskets fluo. (...) alors qu'en France, on va te regarder de haut et... et plus te critiquer, ouais. Moi je sens vraiment la différence.

Kyan : C'est vraiment une grosse différence, les filles sont habillées... 'fin moi je sais que ma fille elle va comme ça en boîte, elle sort pas quoi ! Oui, c'est toujours par question de principe hein. C'est des filles qui préfèrent être habillées en mini-jupe, mais c'est sûr qu'en France, on voit ça, 'fin... les gens ils diraient « oh la salope », quoi. Alors que les filles elles font toute la rue comme ça, ça fait partie du décor.

Par ailleurs, l'expression utilisée par Kyan, « ça fait partie du décor », tend à chosifier les femmes reléguées à des éléments du décor – inertes donc – et qualifiées par un pronom démonstratif, ça, « qui désigne normalement des choses ou des animaux, est parfois employé pour des humains soit familièrement, soit avec une valeur méprisante²⁹ ». Nous reviendrons sur ce point dans la seconde partie du présent chapitre.

Cette absence de contraintes et la présence de maisons closes amènent un enquêté à qualifier les mœurs espagnoles de libertines, « c'est différent, c'est plus libertin en Espagne je trouve, moi. » [Malik, 32 ans] et par là même à dire des espagnoles qu'« elles sont chaudes », tout en justifiant que « c'est pas forcément vrai » (n'oublions pas que l'enquêté s'adresse à une femme, ce qui ne va pas sans un certain contrôle de ses propos ; on peut supposer que si l'enquêteur avait été un homme, Malik n'aurait pas tant tempéré son discours).

29. Définition in *Grammaire*, Larousse, Paris, 1983.

La moindre pression de la réprobation sociale quant à la tenue vestimentaire participe à l'appréciation du territoire espagnol. On distingue en ce sens deux postures : l'une qui valorise cette libéralisation des mœurs, et l'autre qui la stigmatise³⁰.

Les enquêté-e-s qui s'accrochent de cette libéralisation l'expriment par le fait qu'ils en jouissent également lors de leurs sorties, cela leur permet d'être « eux-mêmes » sans avoir à subir le regard d'autrui. Ils trouvent en Espagne une sorte d'anonymat qu'il ne retrouve pas du côté français. Ainsi Ilana (21 ans) et Magalie (23 ans) en font-elles le récit, la première en dépréciant « la mentalité française » et la seconde en insistant sur les excentricités ordinaires espagnoles :

Ilana : (...) je crois que je dois avoir un problème avec la France, je la fuis ! [Rires]

[Pourquoi ?]

Ilana : Non, mais c'est vrai, je... les sorties à Perpignan ou quoi, c'est vraiment pas du tout mon truc, je... j'accroche pas avec cette mentalité de tu rentres dans un endroit, t'as toutes les filles qui sont en train de te regarder comme si t'étais déguisée n'importe comment, je sais pas.... c'est, ouais, j'ai... j'ai un peu de mal avec la mentalité française par moment.

Et plus loin :

Ilana : (...) moi je sais que quand je sors, c'est vraiment pour m'amuser, pour faire la con, et que... si c'est pour que tout le monde me regarde comme ça, c'est pas la peine quoi.

Magalie : (...) Sinon, je vais chez le coiffeur aussi en Espagne. Parce que ça aussi, c'est... très intéressant, et puis j'y allais aussi à la base parce que... parce qu'en Espagne, ce côté plus fou et qui se lâche plus... (...) ils se régalaient quoi. Dès que j'arrive avec une nouvelle idée, c'est super pour eux, ils se lâchent. Ça aussi, je passe beaucoup plus inaperçue en Espagne que...

[Ah oui ?]

Magalie : Oh oui, ouais. Oui, bah ne serait-ce que... 'fin, encore là, pas loin, on me regarde un peu, mais à Barcelone, à Barcelone je passe inaperçue. Cheveux roses, cheveux verts, tête rasée. Y'a de tout.

[Mais parce que...]

30. Des quatorze enquêté-e-s, cinq fréquentent les boîtes de nuit espagnoles dont deux femmes et deux hommes de manière régulière et une femme de manière occasionnelle.

Magalie : Parce que le style est complètement différent, même au niveau des... au niveau de... des mini-jupes et des shorts et tout ça, moi je sais que c'est en allant en Espagne que j'ose maintenant m'habiller plus... plus, plus sexy ou quoi dans les rues en France.

Cette valorisation de codes moins stricts ne s'arrête pas à la frontière franco-espagnole. Les enquêtées se sont approprié ces codes et en usent au quotidien, notamment Magalie qui nous explique que ses allers-retours en Espagne et son séjour en Irlande lui ont permis d'assumer ses préférences vestimentaires. Le fait qu'elle travaille dans le monde de la nuit lui permet également plus de liberté à ce niveau-là, l'excentricité étant appréciée dans ce milieu professionnel et participant à la marque de l'organisateur de soirée. Cette appropriation autorise les enquêtées à « être elles-mêmes » où qu'elles soient. Marcel Gauchet [2006] souligne que les nouvelles technologies de communication, ou plutôt la manière dont elles sont reçues, mobilisées pour l'organisation d'un nouvel ordre symbolique, permettent aux individus de ne pas se sentir « dépendants du contexte où ils évoluent, parce que leurs références sont ailleurs ». Si la mobilité n'est pas une nouvelle technologie de communication, il n'empêche qu'elle est porteuse des mêmes bénéfices au sens où elle fait accéder à d'autres univers relationnels, permettant aux enquêtées de trouver leur carte de référence ailleurs que dans leur environnement immédiat.

Dans la stigmatisation de cette « excentricité » des tenues et attitudes des jeunes femmes en Espagne, résonnent les normes sociales intériorisées de la pudeur, de la retenue prêtées et imposées aux femmes.

Le discours de Kyan sur les femmes espagnoles laisse transparaître l'intériorisation de ces normes de retenue, de savoir-vivre dont doivent faire preuve les femmes. Bien qu'il soit coutumier des soirées festives en Espagne, et que les mœurs en matière de festivité ne lui posent apparemment aucun problème, il précise « moi je sais que ma fille elle va comme ça en boîte, elle sort pas quoi ! Oui, c'est toujours par question de principe hein. ». Il y a dès lors dans cette remarque l'expression de l'incorporation des normes de genre : les tenues revêtues par les jeunes espagnoles en boîte ne sont pas correctes, normales, elles ne sont pas comme elles devraient être. Ce que relate Kyan peut s'entendre comme un défaut de contrôle social, exercé par les hommes sur les femmes, il ne devrait pas permettre que ces dernières échappent aux normes affectant le corps. Le corps d'une femme doit être caché, réservé au seul plaisir et désir de l'homme qui la possède et non dévoilé à tout homme dans la sphère publique : le port de tenues indécentes telles que la mini-jupe devrait être maîtrisé. C'est ce qu'exprime l'enquêté lorsqu'il fait allusion à ce qu'il autorisera ou non à sa fille. Parce qu'il voit dans ces vêtements une attitude de provocation, alors que les femmes doivent au contraire faire preuve de discrétion, et ce d'autant plus lorsqu'elles occupent la sphère publique, initialement réservée aux hommes [Guillaumin, 1992].

Néanmoins, ici s'installe un paradoxe : les femmes qui portent la mini-jupe sont perçues comme femmes émancipées s'affirmant comme seules propriétaires de leur corps ou au contraire comme femmes soumises aux désirs des hommes, manifestant de la libre disposition de leur corps au sexe dominant [Duru-Bellat, 2012].

Ainsi, Marion oscille-t-elle entre l'approbation et la condamnation des mœurs vestimentaires espagnoles. Elle exprime son souhait de voir les mœurs françaises évoluer de manière à ce que les femmes puissent se vêtir comme elles le souhaitent sans risquer et la réprobation sociale et l'agression sexuelle, mais dans le même temps condamne les jeunes femmes qui s'habillent de façon trop provocante.

Marion : Elles sortiraient à poil, ce serait pareil quoi [rires discrets], franchement... donc après faut pas s'étonner qu'il arrive des trucs non plus, quoi.

Plus tard dans l'entretien, en évoquant les Skins Parties³¹, Marion précisera son rapport ambigu à cette libéralisation des mœurs (sans parler spécifiquement de l'Espagne) :

Marion : Puis moi je trouve ça... bon, je dis pas qu'elles l'ont cherché, qu'elles l'ont fait exprès, parce que... c'est pas parce qu'une fille elle est habillée en mini-jupe et en décolleté que, voilà, c'est pas une raison pour la violer, mais y'en a... vu comme on sait comment ça se passe, tu limites la casse quoi on va dire, tu provoq... faut pas chercher, t'es pas obligée de t'habiller ras... y'a des limites quoi, donc elles y vont comme ça, elles se bourrent, elles boivent... elles prennent de la drogue, après faut pas s'étonner qu'il se passe des choses comme ça quoi.

L'analyse proposée par Christine Bard dans son ouvrage *Ce que soulève la jupe. Identités, transgressions, résistances* (2010) et relatée par Élodie Nowinski reflète ce que Marion tente de nous dire malgré les résistances qui persistent dans son discours :

À travers le combat et/ou le témoignage de certaines jeunes filles, on découvre que la jupe est devenue dans certains cercles un objet libérateur, un moyen de revendication, une convoitise de fille/femme voulant s'affranchir de l'accusation de pute qui menace toute porteuse de jupe, vécue ici en négatif du pantalon couvrant, cachant, dissimulant la féminité. [Nowinski, 2010]

Fatiha (23 ans), elle, porte un regard critique sur les pratiques festives espagnoles en ce qu'elles relèvent de superficialité, de vacuité voire de stratégie.

Fatiha : Je sais que l'Espagne, si j'ai bien compris, ça fonctionne pas mal sur l'apparence et qu'est-ce qu'on va pouvoir mettre, et cetera, et comment se mettre en avant, ou en tout

31. Une Skins Party est une soirée où « tout est permis » : alcool, drogues et sexe.

cas montrer en avant son corps, donc ça doit y jouer aussi sur la tenue vestimentaire, et en comparaison avec la France, automatiquement... c'est pas les mêmes habitudes, et ni la même manière de se montrer, donc...

[C'est peut-être pas directement lié à la prostitution, c'est peut-être plus généralement une différence de culture]

Fathia : Ouais. Aussi, ou d'intérêt, je sais pas...

Les discours des enquêté-e-s rendent compte d'une interprétation sexualisée de l'habillement, le port de vêtements courts étant perçus comme sexuellement attrayant et choisi pour cela. Ils/elles voient dans cette façon de se vêtir une volonté d'être objet du désir sexuel masculin [Dao, 2002].

Les enquêté-e-s insistent donc bien sur les différences culturelles entre l'Espagne et la France, bien que pour certains la Catalogne Sud et la Catalogne Nord soient appréhendées comme une seule et même région, un état fédéré (les initiatives mises en place dans le département vont dans ce sens : création d'une ligne TGV directe Perpignan-Figuères en 2011, extension de cette même ligne jusqu'à Gérone puis Barcelone prévue pour 2013, hôpital transfrontalier, partenariats inter-universités, etc.). Malgré cette apparente fédération en une agglomération transfrontalière, les enquêté-e-s tendent à relater un « effet-frontière³² ».

Un effet-frontière malgré tout

Si une partie des enquêté-e-s affirme ne pas avoir le sentiment de changer de pays, de modifier leur attitude lorsqu'ils/elles sont en Espagne, il ressort pourtant de leurs discours que le passage de la frontière détermine l'entrée dans un espace-temps différent. On observe alors deux types d'attitude à l'égard de cet espace : la réserve ou l'outrecuidance.

La réserve se manifeste par une attitude de repli sur soi, de retrait, et est en partie fonction du degré d'aisance vis-à-vis de la culture hispano-catalane. Ainsi, deux des enquêté-e-s, Mathieu et Marion, qui ne maîtrisent pas la langue catalane relatent leur réserve lorsqu'ils sont sur le territoire espagnol :

32. Nous définissons ici l'« effet-frontière » comme barrière symbolique entre les deux pays – France et Espagne – en ce que cela implique de négociations intra et inter individuelles.

Mathieu : Bah forcément on est différent, parce que... personnellement je parle pas espagnol, donc... je cherche moins le contact avec les gens, par exemple, qu'en France. Donc on est un peu, comment dire, restreint, on est un peu, pas sur la défensive, mais...

Marion : Ah non, moi je reste... je resterais la même, ah oui c'est clair. Ou même, je serais peut-être plus renfermée en allant là-bas, ce que je veux dire... si je suis dans la rue, ici, à Perpignan, j'aurais... je serais sereine quoi, alors que là-bas, je resterais sur mes gardes. Donc je serais un peu plus... renfermée sur moi-même on va dire.

[Et vous parlez catalan ?]

Marion : Non. Non, c'est pour ça...

Cette réserve s'exprime dans les propos des enquêté-e-s au travers des champs lexicaux de l'exiguïté et du repli, de la guerre (« contact », « restreint », « défensive », « renfermée », « gardes »). Exposés à un univers qu'ils ne connaissent pas ou mal, il peut leur paraître menaçant.

Pour d'autres, au contraire, le fait de passer la frontière, de se trouver dans un autre pays que celui dans lequel on réside peut favoriser les comportements expansifs et/ou inhabituels. Ainsi, et comme l'explique Ilana, même si une majorité de la population en soirée est française, la soirée n'en est pas moins espagnole, les français adoptant le comportement attendu en Espagne :

[Et y'a essentiellement des espagnols [dans les boites de nuit en Espagne] ?]

Ilana : Euh... bah au début, quand j'ai commencé à y aller, y'avait essentiellement des espagnols, maintenant ça s'est... y'a de plus en plus de français quand même, ouais. Ça se voit, ouais. C'est flagrant. Mais bon... je pense que les français qui, pareil, apprécient l'ambiance espagnole, donc ils sont... ils se mettent dans... dans le jus, et c'est... au final...

[Ça donne pas l'ambiance française]

Ilana : Ouais. Dans tous les cas, non.

La frontière joue aussi le rôle de barrière symbolique, si bien que ce qui se passe en Espagne reste en Espagne. Cette idée est exprimée par trois de nos enquêté-e-s relativement aux boites de nuit et aux clubs de prostitution, « ce qu'il se passe en Espagne et tout ça... ça revient pas quoi. Ça revient pas un peu, ça reste secret (...) ils font des choses qu'ils feraient pas en France. Parce que c'est pas pareil quoi, c'est sortie en Espagne. »

[Magalie, 23 ans]. Il s'instaure entre les participants de la soirée, qu'ils se connaissent ou non, une sorte de contrat implicite qui implique de taire ce qu'il se passe au cours de la soirée, tout étant par là même autorisé puisque complètement anonymisé. Faire la fête en Espagne permet donc de rompre avec son quotidien tout en étant assuré qu'aucune répercussion ne fera écho dans sa vie sociale.

Le franchissement de la frontière – symbolique par ailleurs – est investi d'une promesse d'émancipation sexuelle, et ce notamment pour les jeunes hommes qui se rendent dans les clubs de prostitution [Darley, 2007]. Le passage de la frontière annonce la perspective d'une soirée récréative.

1. 2. Se départir d'un modèle de sexualité conjugale

La fréquentation des lieux de prostitution par de jeunes hommes est définie par les enquêtés-e-s comme étant de l'ordre du loisir. La prestation sexuelle payante serait consommée de façon ludique, et s'inscrirait dans la continuité d'une soirée festive ou serait elle-même l'objet d'une soirée au même titre que les soirées à thème. Si l'on considère la fête comme rupture d'avec la vie quotidienne, moyen pour les individus d'échapper temporairement aux contraintes qui pèsent sur eux, on peut penser que la fréquentation de ces clubs perçue comme élément festif constitue également un moyen pour ces jeunes hommes de se départir des contraintes rituelles. Mais, dans le même temps, on peut présumer cette forme de sexualité comme intériorisation des injonctions faites à l'homme hypermoderne.

Être acteur de sa sexualité

L'injonction première qui pèse sur l'individu hypermoderne repose sur la nécessité d'être acteur de sa vie [Ehrenberg, 1991] et a fortiori acteur de sa sexualité.

La sexualisation de l'espace public (codes vestimentaires, clips vidéos dans lesquels les femmes sont érotisées, magazines jeunesse, publicités, etc.), relayée notamment par les médias télévisuels, consacre le corps sexualisé [Destal, 2010] et tend à faire de l'activité sexuelle, en tant que bien de consommation, un vecteur de réalisation personnelle. Ainsi, pour se réaliser, « être soi-même », l'individu doit savoir « se montrer libre, parvenir au maximum de la jouissance, être à la hauteur des standards de la performance érotique.³³ ».

33. LIPOVETSKY Gilles, *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, Paris, Gallimard, 2006, p.266.

Il s'instaure une injonction à la performance sexuelle – en témoignent les diverses médications promptes à nous fournir une sexualité libérée des incidents inhibiteurs telles que dysfonctions érectiles et autres baisses de libido – et les clubs de prostitution semblent être, pour les hommes, des lieux privilégiés de mise en scène de leurs compétences en matière de sexualité. En effet, la fréquentation de ces clubs par les jeunes hommes se fait entre pairs de même sexe, permettant la manifestation publique de leur virilité, garante de leur masculinité. Dans ces lieux intrinsèquement hétéronormés, les jeunes hommes peuvent mettre en scène leur orientation hétérosexuelle et échapper ainsi au stigmate de l'homosexuel³⁴ qui mettrait en doute leur virilité et causerait par là même leur exclusion du groupe des hommes – l'identité masculine, en tant qu'identification au genre masculin, mise en scène de caractères perçus comme masculins et attirance sexuelle pour les femmes, s'opposant strictement à l'identité féminine [Clair, 2012].

Parce que les clubs de prostitution sont mixtes, mais dans le respect stricto sensu de la hiérarchie des sexes, cette pratique relève d'une homosocialisation – on fréquente ces lieux entre hommes – en vue d'une hyper-virilisation – dans le but d'affirmer pour soi et de révéler aux autres ses attributs sociaux éminemment masculins. Les femmes sont évidemment présentes dans ces clubs, mais en tant que marchandises destinées à la consommation des hommes en présence.

Pour revenir à notre propos initial sur l'injonction à être acteur, entrepreneur de sa vie et de sa sexualité, nous pouvons citer A. Ehrenberg [1991] sur la compétitivité des individus comme gage de réussite sociale :

(...) le sport est sorti du sport, il est devenu un état d'esprit, un mode de formation du lien social, du rapport à soi et à autrui pour l'homme compétitif que nous sommes tous enjoins de devenir au sein d'une société de compétition généralisée. Au cas où le cœur nous manquerait, l'industrie pharmaceutique met à notre disposition les moyens artificiels pour parvenir à cet état (...). [Le culte de la performance, p.14]

L'esprit de compétitivité s'érige comme valeur de référence et s'impose dans tous les domaines de la vie sociale, y compris dans la conception de la sexualité. L'impératif de performance s'immisce dans la sphère de l'intime enjoignant les individus à devenir des performeurs du sexe, prêts à se lancer à tout moment dans un « marathon sexuel » [Lipovetsky, 2006]. Ainsi pensée, la sexualité n'est envisagée que sous son aspect technique, évacuant la dimension relationnelle du rapport sexuel [Bozon, 2004 ; Lipovetsky, 2006], et renouant par là même avec une perception individualiste de la sexualité : le rapport

34. La fréquentation des lieux de prostitution est aussi un moyen d'affirmer son goût pour le sexe, trait « typiquement masculin », comme nous le verrons dans la seconde partie de ce chapitre.

sexuel, s'il se pratique à deux, doit avant tout être compris pour soi, expression de son désir et vecteur de son plaisir.

Une sexualité pour soi..?

Dans la consommation de la sexualité comme vecteur de réalisation personnelle, la dimension de réciprocité dans le rapport sexuel est évincée. Le recours à des relations sexuelles tarifées est en ce sens significatif puisqu'il participe justement de cette conception de la sexualité : la prostituée est appréhendée comme sexe à consommer par le seul désir et pour le seul plaisir du client³⁵.

Pour s'instituer en homme libre – liberté que doit recouvrer tout individu pour signifier la maîtrise de sa vie – l'individu a à se débarrasser de ses inhibitions et répondre au standard de l'« orgasme obligatoire³⁶ ». Ainsi, dans la relation que le client entretient avec la prostituée, il n'est nul question de faire jouir, mais plutôt injonction de jouir. Un de nos enquêté-e-s, Malik, soulignera l'absence – qu'il suppose – de réciprocité du plaisir en arguant que, pour cela, les clubs ne l'intéressent pas³⁷ :

Malik : Mais moi, ça, ça m'a jamais intéressé parce que 1) je me dis je suis pas in... incapable d'avoir des femmes, 2) je vais payer pour, pour ça [sourire], et 3) et c'est une femme, tu sais même pas si elle prend son pied ou elle simule quoi [sourire] ! Ça m'intéresse pas donc dans tous les coups t'es perdant, donc voilà quoi !

Il s'exprime autre chose dans que nous dit Malik ici. Si effectivement la prostituée ne « prend pas son pied », il peut se constituer chez lui un sentiment d'insuffisance, et si au contraire, la prostituée prend du plaisir dans l'acte sexuel, cela peut remettre en cause la légitimité du paiement : « dans tous les coups, t'es perdant ».

L'appréhension de la sexualité comme sexualité androcentrée fait de la prostituée un sexe réceptacle de performance, le corps de la femme étant réduit à l'état de chose, instrumentalisé pour satisfaire des désirs sexuels masculins. Plus que de sexualité ou de sexe, nous pourrions parler ici d'usage sexuel, caractéristique de l'appropriation des femmes [Guillaumin, 1992].

35. Nous ne nous attarderons pas ici sur l'éventuel plaisir sexuel éprouvé par la prostituée, notre propos étant de mettre en exergue cette forme de sexualité initiée par le client.

36. L'expression est de BEJIN André in « De la fleur bleue à l'orgasme obligatoire », *Le groupe familial*, avril 1992, 8-14, cité par LIPOVETSKY Gilles, op. cit.

37. Malik nous dit sur un ton d'aveu qu'il est entré dans un club une fois à l'initiative de ses amis, mais qu'il ne savait pas où ils se rendaient avant d'y être et qu'il est ressorti presque aussitôt. Pourtant, il dira quelques minutes plus tard « moi *la première fois* que j'étais allé, j'étais impressionné, franchement [sourire]. », ce qui laisse entendre qu'il s'y est rendu plusieurs fois.

Il ressort de nos entretiens que la fréquentation des clubs de prostitution se fait rarement seul, mais plutôt entre pairs mâles. Cela peut être interprété comme une forme de rituel social de construction de la masculinité [Mei Hua, 2003], la mise en scène de sa sexualité au regard de ses pairs permet de construire son appartenance au genre masculin et dans le même temps de la signifier ostensiblement aux autres. Cette pratique répond donc à une normativité de groupe : il ne s'agit pas uniquement d'une sexualité pour soi, mais également d'une sexualité pour les autres.

Il semble nécessaire que le groupe de pairs puisse identifier l'individu comme membre effectif, c'est-à-dire comme homme présentant les signes visibles de la masculinité (attirance sexuelle pour les femmes et donc démonstration de son hétérosexualité). Dans le cas contraire, l'individu est exclu, seul moyen pour le groupe de ne pas souffrir du discrédit jeté sur le porteur du stigmaté [Goffman, 1975] (éventuellement puceau donc pas homme avec l'idée sous-jacente d'une possible homosexualité) .

L'intériorisation de cette normativité est exprimée dans les discours des enquêté-e-s (précisons toutefois qu'aucun des enquêté-e-s n'a eu, à notre connaissance, de rapport sexuel tarifé ; leur propos se rapportent donc soit à ce que des membres de leur entourage, client de prostituées, ont pu leur raconter d'expérience, soit de leurs représentations construites en dehors de tout témoignage) :

[Et pourquoi y aller en groupe ?]

Malik : Bah ils y vont en groupe parce qu'ils veulent rigoler, « ouais, tu vois, j'ai pris une plus belle que toi ! », tu vois, c'est des trucs bidons, c'est... c'est des... c'est des schémas que tu calques là-dessus comme tu calques, je sais pas moi, en boîte, c'est exactement la même chose. « Je vais prendre elle », « vas-y, mais laisse-moi la, je préfère prendre elle », « j'ai pris elle, elle est bien », « bah vas-y tu finis, moi je vais... », c'est des trucs comme ça quoi.

La répétition du verbe prendre pour désigner la démarche des jeunes hommes est lourde de sens : les femmes sont appréciées en qualité d'objets, inertes, passives, et dont le choix et l'initiative incombent à l'homme. Elles sont des biens communs, des propriétés collectives, objectivées comme sexe en ce qu'elles incarnent la sexualité et uniquement la sexualité [Guillaumin, 1992]. Les adjectifs utilisés pour qualifier ces femmes n'ont de dimension qu'esthétique et sexuelle : « elle est bien » signifie à la fois qu'elle est belle (conformément aux critères de beauté auxquels se réfère celui qui parle) et qu'elle est sexuellement satisfaisante. Il y a entre les acteurs de la situation (fictive dans notre cas

puisque rapporté par un individu extérieur, mais qui, pour autant, dit quelque chose de l'enquêté, de son environnement social) un échange sur les qualités du produit.

On retrouve dans l'entretien avec Damian le même registre d'idée :

[Et vu que tu connais des personnes qui y vont, est-ce qu'ils te disent leurs motivations ? Pourquoi est-ce qu'ils y vont, est-ce que tu sais ce qui les motive ?]

Damian : Ouais, bah à chaque fois c'est... c'est la même chose, c'est soirée bien arrosée, on sort d'un endroit et... et ils se disent « bon allez, on y va, on se lance, on va faire un tour avant de rentrer », donc voilà.

[Vraiment dans l'esprit « entre potes »]

Damian : Oui parce que même des fois, des fois je sais que y'en a aucun qui... qui monte dans les chambres, et certaines fois, ils y vont à plusieurs, il y en a 2 qui vont y monter, 2 qui vont rester en bas.

Le fait que les jeunes hommes se retrouvent parfois à « monter » à plusieurs dans la même chambre³⁸ – avec une ou plusieurs prostituées – tend à confirmer l'hypothèse d'un enjeu de virilisation et de reconnaissance de sa masculinité par ses pairs (exhiber ses performances sexuelles devant un pair afin de justifier de ses capacités viriles hétérosexuelles)³⁹.

L'expression utilisée par les amis de Damian, « on se lance », traduit une sorte de rite de passage ou rite d'institution en ce qu'il opère, certes, une séparation entre un avant et un après, mais aussi et surtout en ce qu'il consacre une différence – la différence des sexes – : l'entrée dans les clubs et la prestation sexuelle ne sont accessibles qu'aux hommes et posent ainsi la limite entre ceux qui ont subi le rite et qui le subiront et ceux qui ne le subiront jamais – les femmes – parce que cela ne les concerne pas [Bourdieu, 1981].

Bien que la fréquentation de ces lieux se fasse en groupe d'amis, elle semble rester relativement tue au regard des pairs de sexe opposé. C'est ce que nous disent les femmes enquêtées qui ont connaissance de cette pratique d'un ou plusieurs membres de leur entourage :

38. Cette pratique nous a été relatée par quatre des enquêté-e-s. Deux autres enquêté-e-s ont évoqué la possibilité de « plan à trois », l'un précisant la configuration d'un homme « avec deux filles ».

39. Si nous considérons cette pratique comme stratégie d'affirmation « publique » de virilité, certains analystes auraient davantage tendance à l'analyser comme révélatrice d'une homosexualité latente. Le mélange des fluides en cas d'un rapport sexuel avec une seule femme pouvant être interprété comme relation sexuelle *par procuration* entre les deux hommes.

Ava : (...) Mais du coup après, je sais que c'est quand même un truc un peu... un peu tabou quand même avec les garçons de notre âge, ils nous en parlent pas, 'fin moi en fait je sais pas trop vraiment, en fait, si ils y vont ou quoi... c'est marrant parce que j'ai eu une conversation avec [mon conjoint] y'a quelques mois, et... je sais pas, on parlait de la prostitution et tout, et là il me dit que y'a des copains à lui qui y sont allés, mais, 'fin c'est débile, mais ça m'a complètement choquée. En fait je crois que j'étais complètement sur une autre planète et je... je réalisais pas qu'en fait, oui, que les garçons de mon âge ils y étaient allés... (...) En fait j'ai l'impression que c'est un truc qu'ils nous disent pas, en fait, les garçons...

[Mais en même temps ils en parlent]

Ava : Ouais, ils en parlent, mais en parlant des autres quoi ! Mais pas d'eux directement je crois.

Magalie : (...) Et j'en connais qui savent pas que le sache aussi, parce que y'en a qui me le disent. C'est très secret. C'est très secret quoi. (...) Il y en a qui assument, mais... c'est rare.

Ilana : Amis, non, mes amis ils y sont pas allés, 'fin moi je pense qu'ils me le diront pas parce que [sourire] ils sauront ma réaction ! (...)

[En même temps ils en parlent pas forcément, c'est assez paradoxal parce qu'ils y vont entre potes, sans doute...]

Ilana : Ouais, mais ils doivent en parler entre eux.

[Ils en parlent entre eux, mais ils s'en vantent pas ? Surtout auprès des nanas]

Ilana : Non, non, ça c'est clair. Ça c'est clair et net, mais après entre eux... je pense que ça doit y aller.

Les femmes semblent donc relativement mises à l'écart de ces pratiques, elles en sont, dans les faits et symboliquement, exclues : d'une part elles ne participent pas aux soirées organisées dans ces clubs, et d'autre part elles ne participent pas ou très peu aux discussions initiées sur ces soirées⁴⁰.

Bien que certains clubs n'interdisent pas strictement l'accès aux femmes non-prostituées, nous pensons qu'il reste exceptionnel dans la mesure où les femmes elles-

40. Lorsqu'elles sont conviées aux discussions, cela semble se faire essentiellement sur le ton de la plaisanterie, les jeunes hommes leur faisant ainsi entendre qu'elles ne sont pas des interlocuteurs sérieux pour ce type d'échange.

mêmes ont intériorisé cet espace comme réservé aux hommes⁴¹ (nous pouvons supposer qu'il en est de même pour les homosexuels quant à l'acception de ces clubs comme lieux hétéronormés et dans lesquels donc ils n'auraient pas leur « place »).

La réification des femmes est également mise au profit d'une sexualité performative. Dans la fréquentation des clubs de prostitution s'inaugure une compétitivité entre les jeunes hommes qui constituent le groupe de pairs. Ainsi, Marion nous le fait-elle savoir, exprimant du même coup – par l'insulte – l'aversion que cela suscite en elle :

[Les garçons sont plus « faciles » ?]

Marion : Pour eux, je vais pas parler trop cru, mais... pour eux, si ils peuvent aller tirer un coup, en gros c'est ça, ils hésitent pas, c'est... pour eux, je sais pas. Après, y'en a, ils sont... c'est un jeu, faut faire plus que le copain. Faut avoir le plus de filles possibles, après bon ils sont pas tous comme ça non plus, c'est pas tous des salauds, mais bon. Y'en a pas mal quoi.

Cette compétition s'illustre aussi dans le choix de la partenaire sexuelle, le physique et la plastique des filles semble être un critère non moins important au sein du groupe de pairs, ce qui expliquerait que nombre d'enquêté-e-s font référence à la beauté des femmes se prostituant dans les clubs : la fierté retirée par les jeunes hommes à coucher avec une belle femme a été maintes fois énoncée.

Ava nous dit que, de cette façon, les jeunes hommes « peuvent fanfaronner », Ilana (dont on peut percevoir la colère) suppose que « aussi de se dire voilà, "j'ai chopé une pute", peut-être pour eux ça sonne bien », Malik cite un de ses amis qui justifiait d'avoir « eu une femme [qui] ressemble à celle de la télé », et Mokhtar d'entendre un de ses amis fier d'avoir « eu une nana au taquet ». Les normes de beauté relayées par la mode, la presse et les médias télévisuels font manifestement office de référents.

Sept de nos enquêté-e-s évoquent une autre raison au choix d'un rapport sexuel tarifé liée à l'expérience sexuelle présumée de la prostituée, mais aussi aux types de pratiques qu'il est possible d'envisager avec elle. Les prostituées sont objectivées comme sexe [Guillaumin, 1992], et peuvent être l'objet de n'importe quelle pratique sexuelle (même si certains enquêté-e-s, tels Kyan et Benjamin, prêtent une marge de manœuvre aux prostituées) :

Mokhtar : [En parlant de deux de ses amis] Sexuellement ils demandent des choses qu'ils ne feraient pas avec une autre femme.

41. Cette dimension sera traitée dans le chapitre suivant.

[Pourquoi la prostituée ?]

Jess (30 ans) : Bah justement, parce qu'elle n'a pas de limites, je pense. Parce que vu que c'est... puisqu'elle reçoit une paye, elle peut pas dire non à un client, je pense.

[Donc il y a des pratiques que les prostituées auraient et que d'autres femmes n'auraient pas ?]

Jess : Je pense. Je pense, oui, je pense. Après, je ne veux pas m'avancer non plus, mais... je pense, ouais.

[Et ils demandent ce qu'ils veulent ?]

Mathieu (22 ans) : Ouais. Je... ouais. Après, ça, je sais qu'ils négocient en bas quoi. Ils négocient au bar. Moi par exemple, y'en a une qui était venue me voir, vu qu'elle voyait que je voulais pas, elle a baissé son tarif, 'fin et elle me dit « je peux tout faire ». Voilà donc... elles savent se vendre.

Les prostituées sont envisagées comme des femmes qui ne peuvent rien refuser des demandes de leurs clients dans la mesure où ils les paient. Cela dénote les rapports de pouvoir qui s'exercent au sein de la relation entre le client et la prostituée, mais aussi la hiérarchisation établie entre les femmes et les prostituées, entre les femmes honnêtes et les femmes déviantes. Les prostituées représentent ce que n'est pas – ou n'est pas censée être – une femme : exubérantes, impudiques, vulgaires, elles sont à l'antipode de la figure de la femme douce, discrète, tout en pudeur et en retenue. Les clients peuvent donc faire usage de leur corps en s'affranchissant des normes de bienséance de la sexualité conjugale.

...avant les concessions inhérentes à la sexualité conjugale

La fréquentation des lieux de prostitution et le recours aux rapports sexuels tarifés apparaissent aux enquêté-e-s comme des pratiques hédonistes, de loisirs⁴². Les jeunes hommes s'y rendent pour « s'amuser », « se faire plaisir », moyen de commencer ou de clôturer une soirée festive. Ce qui apparaît dans la majorité des entretiens est que la fréquentation de ces clubs ne se fait que rarement dans un état de lucidité : les jeunes

42. Nous aurons remarqué que nous nous intéressons depuis le début de notre développement aux représentations des enquêté-e-s en ce qui concerne les jeunes clients. Ont été également abordées les représentations relatives aux clients plus âgés qui sont dans l'ensemble perçus comme sexuellement démunis (la misère sexuelle dont parle A. Corbin) suite à des tares physiques (laideur, surpoids, négligence) ou « sociales » (emploi itinérant, âge, timidité, pathologie alcoolique).

hommes s'alcoolisent parfois même avant de décider de s'y rendre. L'ébriété sert à la fois de moteur et de prétexte :

Mathieu : Ou après souvent aussi, dans les soirées où on a fait déjà un apéritif, bon y'en a qui boivent beaucoup donc ils sont éméchés, donc du coup ils veulent y aller quoi.

Magalie : Je pense que c'est plus... pour avoir moins ce sentiment de faire... d'aller aux putes quoi, ils font genre « ouais, on y est allés entre potes, pour rigoler », genre « on est allés boire un coup ». Ça, on me l'a souvent dit, ouais. J'ai des copains qui y sont allés pour boire un coup et que... que personne voulait y aller, et que quelques-uns se sont retrouvés en haut, et...

Marion : (...) après c'est des jeunes parce que soit ils veulent faire comme tout le monde, soit ils veulent s'amuser, ils se disent « ouais, on est soûls, on va y aller »

(...)

Marion : Oui, parce que je pense, net, en étant normal, il irait pas. C'est vraiment, c'est vu que c'est dans la soirée, on sait que c'est interdit, que c'est pas bien, mais vu que y'a l'alcool, la drogue, bah tu fais plus de choses, voilà...

L'alcoolisation apparaît comme un moteur – en ce qu'elle désinhibe et permet le passage à l'acte – et comme moyen de justifier un comportement socialement répréhensible, notamment par les pairs de sexe opposé. Ainsi, la fréquentation des clubs ne servirait pas une définition de soi, mais une définition de soi dans un contexte de perte de maîtrise due à l'état d'ivresse. Cette alcoolisation sert à déresponsabiliser l'acteur autant que le fait même de se rendre dans ces lieux en groupe. Le jeune homme peut alors en incomber la faute à l'alcool d'une part et à la pression du groupe d'autre part, se plaçant comme « non-responsable » de la situation.

Si cela est valable pour justifier cette pratique auprès du groupe de pairs de sexe opposé, il n'en est rien auprès du groupe de pairs de même sexe pour qui le recours à la sexualité tarifée est signe de virilité. La chosification de la femme dans le rapport sexuel est preuve de la domination exercée par l'homme sur la femme.

Ainsi, une interprétation possible du choix de rapports sexuels tarifés par les jeunes hommes se trouve dans l'accession à ce statut viril de dominant. À l'heure où l'on invoque une sexualité responsable [Bozon, 2004], il s'agit justement pour les individus d'échapper à toute responsabilité (protection, contraception, plaisir mutuel). À entendre les propos de Benjamin, le recours aux prostituées s'institue comme émancipation aux normes de sexualité conjugale :

Benjamin : C'est... ils sont jeunes encore ! Enfin, ils sont jeunes, ils ont 19/20 ans et pour eux c'est jeune pour trouver quelqu'un, pour trouver la femme de leur vie. Donc ils en profitent, ils rigolent, ils font des fêtes. Ils vont là-bas aussi pour rigoler, et...

Lorsque nous demandons ensuite à Benjamin s'il fait une différence entre avoir des sentiments amoureux, construire une relation et avoir simplement un rapport sexuel, il nous répond en opposant fondamentalement sexe et conjugalité, « Ça a toujours été comme ça, le sexe d'un côté et le couple de l'autre. »

Finalement, la fréquentation des lieux de prostitution serait une émancipation temporaire pour mieux entrer dans la conjugalité. En cela, elle est appréhendée comme loisir, en opposition à la forme socialement attendue de conjugalité qui se présente comme un engagement irrévocable [Déroff, 2007], une suite « normale » traduite par Benjamin dans l'expression « trouver la femme de leur vie ». L'aspiration à la conjugalité n'est donc pas exclue, mais ne fait pour l'instant pas partie de ce « cycle de la vie sexuelle et amoureuse⁴³ » des jeunes hommes qu'évoque l'enquêté. Benjamin utilisant l'adjectif « jeune » trois fois dans sa phrase, on peut supposer que l'âge est un critère déterminant de l'entrée dans une sexualité conjugale adulte.

L'entrée dans la vie conjugale est confrontée à un paradoxe que les individus peuvent avoir du mal à appréhender : la conjugalité doit être vecteur de réalisation personnelle, mais est faite par ailleurs de concessions nécessaires à sa viabilité. L'individu doit trouver un juste équilibre entre réalisation de soi et sacrifices au profit du couple [Crochelet, Zdanowicz, Jacques et Reynaert, 2011]. À l'heure où une vie de couple « réussie » se traduit par une vie affective et sexuelle épanouie [Godelier in Bajos et Bozon, 2008], l'entrée dans la conjugalité peut apparaître comme source d'angoisse :

« Pour que le couple dure, il faut que ses membres acceptent de voir mis à mal son idéal, car celui-ci est pris dans une contradiction entre sa fonction expressive (support narcissique pour la réalisation de soi), sa fonction refuge (base de repli face aux agressions de la vie sociale, où se renégocient les investissements archaïques) et sa fonction normative (l'exigence de mise en commun des expériences, allant jusqu'à l'injonction à l'exclusivité sexuelle que porte son noyau fusionnel, heurte de plein fouet l'aspiration individualiste à l'autonomie)⁴⁴ ». [Neyrand, 2011]

43. DEROFF M.-L., op. cit., p.81.

44. Nous soulignons.

La fréquentation des lieux de prostitution pourrait ainsi constituer en une échappatoire à un modèle de conjugalité – et donc de sexualité – auquel l'individu n'est pas certain de pouvoir satisfaire.

Bien que nous n'ayons pas insisté sur les représentations que les enquêté-e-s se font du « client-type », on observe un décalage entre celles-ci et ce qu'ils/elles disent des personnes de leur entourage qui fréquentent les lieux de prostitution. Alors que le « client-type » serait un homme au moins quadragénaire, laid ou négligé, issu de classe populaire ou moyenne inférieure (la figure du camionneur-routier est évoquée par neuf enquêté-e-s), souvent décrit comme souffrant de misère sexuelle et affective et éventuellement d'une pathologie alcoolique, les clients « réels » dont nous parlent les enquêté-e-s sont plutôt de jeunes hommes sans « tares » physiques, pratiquant l'alcoolisation festive sans être définis comme alcooliques, et appréhendant les clubs de prostitution comme des lieux festifs dans lesquels il s'agit plus de mettre en œuvre ses qualités viriles et performatives que d'aspirer à l'affection des jeunes femmes se prostituant.

Le rapport sexuel tarifé est perçu par les jeunes clients comme un bien de consommation au même titre que n'importe quel bien. La situation géographique des clubs de prostitution tend à étayer cette conception de la sexualité payante : les bordels se trouvent au cœur d'une zone de commerces aux prix attractifs et fréquentés par les frontaliers, en particulier pour l'achat de tabac et d'alcool. Des études ethnographiques ont permis de mettre en évidence la localisation des lieux de prostitution dans des zones à forte concentration de population masculine mouvante [Séchet, 2009], La Jonquera, disposant d'aires destinées à accueillir les conducteurs routiers (essentiellement des hommes), constitue un de ces lieux privilégiés de passage d'une population masculine⁴⁵. Cette zone transfrontalière apparaît donc comme un lieu de consumérisme notoire. L'implantation des clubs de prostitution dans ce contexte se situe dans cette conception consumériste où tout est à vendre et vendu à bas prix, y compris les corps des femmes.

45. Plus largement, l'espace frontalier constitue un lieu de passage essentiellement masculin, la mobilité géographique des hommes au sein de l'UE étant supérieure à celle des femmes (selon le rapport final de la Commission Européenne DG Emploi, affaires sociales et égalités des chances, avril 2008).

2. L'aveu d'un conformisme

De la consommation comme fin à la consommation comme moyen, en passant par les limites du consommable, les enquêté-e-s nous livrent leur regard sur le phénomène prostitutionnel comme marchandisation du corps des femmes. Nous reviendrons ainsi sur ce nous avons commencé à développer plus haut relativement à l'appréhension de la femme prostituée comme objet à usage sexuel et sur cet usage comme moyen d'affirmation, voire d'élaboration, de sa virilité en tant que mâle. Nous tenterons d'analyser également les registres lexicaux employés par les enquêté-e-s et qui mettent en exergue ce que nous avons défini comme les limites du consommable.

2. 1. De la consommation comme fin

Le rapport sexuel s'institue comme service à consommer dans une perspective ludique et épicurienne. Le recours à la prostitution est donc envisagé en ce qu'il ne réclame aucune réciprocité (si ce n'est l'échange monétaire) et enjoint l'individu client à ne penser qu'à son plaisir, au contraire de la sexualité conjugale qui demande ajustements et concessions.

La femme, une marchandise ?

Dans la prostitution, la femme s'instaure comme objet de consommation, corps destiné aux hommes et dont l'usage est libre, bien que codifié (paiement, temps, lieu). Les enquêté-e-s insistent sur l'une des motivations des jeunes hommes à préférer la sexualité tarifée : la possibilité de choisir.

« La domination masculine, qui constitue les femmes en objets symboliques, dont l'être (esse) est un être-perçu (percipi), a pour effet de les placer dans un état permanent d'insécurité corporelle ou, mieux, de dépendance symbolique : elles existent d'abord par et pour le regard des autres, c'est-à-dire en tant qu'objets accueillants, attrayants, disponibles⁴⁶. »

46. BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, Seuil, 1998, p.94

Cette existence par et pour le regard des autres – des hommes – est exacerbée dans les clubs de prostitution, dans la relation entre le client et la prostituée. Les expressions utilisées par les enquêté-e-s sont édifiantes à ce sujet :

Fatiha : Et en même temps c'est l'objet rêvé quoi, parce que les filles elles sont faites pour être jolies aussi, enfin, j'imagine qu'il faut pas leur enlever ça quoi !

Magalie : (...) alors pourquoi s'embêter à faire ça alors que tu prends ta voiture, tu fonces, et t'as l'embaras du choix, la jolie, la pas jolie, tu peux même avoir une discussion avec si t'as envie de discuter avec, tu peux même te contenter de discuter, tu peux...

(...)

Magalie : Je pense que c'est parce qu'ils ont le choix de la femme déjà, et ils peuvent avoir des femmes qu'ils ne pourraient peut-être pas avoir en temps normal, voilà, des femmes magnifiques et tout ça.

Les vocables « objet rêvé », « faites pour être jolies », « embaras du choix », « choix de la femme », « avoir des femmes » sont significatifs de la dimension chosifiée des prostituées : elles sont des marchandises à disposition des consommateurs, dotées d'un packaging attrayant à la manière des produits vendus en grandes surfaces, et peuvent éventuellement servir à autre chose que ce que leur confère leur fonction initiale (« tu peux même avoir une discussion avec »).

Le fait que ces propos soient le fait de femmes est révélateur de ce que la figure de la prostituée peut générer chez elles. Les propos de Fatiha montrent une certaine médisance (ou une médisance certaine) à l'égard des prostituées, « j'imagine qu'il faut pas leur enlever ça ». La prostituée est sujette à stigmatisation en ce qu'elle représente de superficialité et de vacuité⁴⁷.

En amont, Fatiha nous raconte sa discussion avec des amis à propos de la prostitution, discussion à laquelle elle « n'adhérai[t] pas trop parce que c'était vraiment le discours "la femme-objet qui répond à nos désirs" ».

Damian relate l'image d'« étalage de viande » qu'il se fait des clubs de prostitution, et Mokhtar cette « chair qui se trimbale », renvoyant là encore au registre de la marchandise, de l'exposition de produits consommables.

47. Les représentations et les manières dont sont appréhendées les prostituées seront étudiées dans le chapitre 3.

Les enquêté-e-s parlent aussi de la facilité d'accès au rapport sexuel lorsque celui est tarifé ; puisqu'il s'agit littéralement d'acheter le service sexuel, il ne peut être refusé.

On remarque cependant que certains enquêté-e-s, comme Malik, s'attache davantage à signifier l'achat de la prostituée elle-même plutôt que le service sexuel :

Malik : Parce que bon, ils peuvent choisir une femme que... qu'ils arrivent pas à... plus ou moins à draguer dans la rue ou en boîte, c'est, voilà, c'est facile, tu payes et tu l'as quoi.

C'est donc bien de s'approprier la femme dont il est question.

Cette idée de la facilité est exprimée par nombre d'enquêté-e-s et se traduit par le fait de ne pas avoir besoin « de se prendre la tête à parler », à draguer une fille, qui plus est quand la finalité sexuelle n'est pas certaine. Benjamin ira jusqu'à comparer les frais occasionnés dans « la drague », pas beaucoup plus rentable que le rapport sexuel tarifé si l'on ne parvient pas à ses fins :

[Mais, avoir une aventure d'un soir et aller voir une prostituée, du coup c'est la même chose ?]

Benjamin : Quelque part. Quelque part.

[Sauf qu'il y en a une qu'on paye...]

Benjamin : Y'en a une qu'on paye directement, et l'autre qu'on ne paye pas directement. Mais qu'on paye quand même. Quelque part.

[Comment ça ?]

Benjamin : Bah, des coups à boire, la voiture pour la ramener chez elle, 'fin des petits trucs comme ça, c'est sûr c'est moins cher, ça vaut le coup [sourire], mais... et bon il faut, faut avoir... faut avoir la tchatche, la drague et tout ça, que t'as pas forcément besoin quand on va... dans un, dans une boîte de prostitution.

Benjamin envisage ici les relations entre hommes et femmes comme relation de pouvoir, d'appropriation et ce quel que soit le contexte : dans les bars de prostitution comme dans la vie quotidienne, ces relations consistent en la possession, en « l'achat » des femmes par les hommes.

Oriane (19 ans) fait également référence à cette appropriation lorsqu'elle explique ne jamais accepter de se faire inviter par un homme :

Oriane : Oui, voilà, mais ça c'est une tradition machiste en fait, c'est la tradition... phallocrate comme quoi, bah même quand une femme se fait inviter au resto, c'est...

c'est... 'fin, moi, par exemple, moi, j'accepterais jamais qu'un homme m'invite au restaurant ou me paye quelque chose, parce que pour moi, ce serait une tentative d'appropriation de moi, ce qui voudrait dire que moi, après, je devrais lui rendre le service comme lui il l'entend, donc... pour moi, ça c'est, pour moi c'est pas acceptable, moi je cherche pas à me faire vendre donc... moi, si on me demande, par exemple, d'aller au resto, c'est oui, j'accepte, mais... mais voilà. Après, si il veut m'inviter, bon... je peux accepter, mais il faudra aussi qu'il accepte que moi je lui paye, 'fin pour qu'il y ait vraiment pas de... d'appropriation, « attention c'est moi qui ait l'argent, c'est moi qui te maintiens, c'est moi qui est sur le contrôle », donc voilà.⁴⁸

La prostituée – en tant que femme – est ainsi perçue comme objet de plaisir légitimement vénale (au double sens de ce qui s'achète et de ce(lle) qui se laisse acheter par cupidité).

Néanmoins, trois de nos enquêté-e-s ont évoqué des échanges autres que sexuels entre le client et la prostituée. Deux enquêté-e-s relatent le cas d'un ami qui en tant que client régulier va systématiquement voir la/les même(s) prostituée(s). Les clients peuvent parfois investir la relation avec la prostituée autrement que d'un point de vue strictement sexuel. Lorsque Mokhtar nous raconte que son ami « romançait la chose », on peut y voir, au-delà d'une déculpabilisation vis-à-vis de son interlocuteur, le sentiment de créer autre chose avec la prostituée, et de réellement appréhender cette relation sous un penchant « sentimental ». Il y aurait alors une différence entre sexe et « plaisir sexuel », le second nécessitant une réciprocité, un échange verbal ou affectif, une « illusion d'amour » [Mei Hua, 2003].

2. 2. De la consommation comme moyen

« Sois un homme, comme les autres ». Ou le puceau n'est pas un homme.

Comme vu précédemment, la fréquentation des lieux de prostitution entre pairs de même sexe se révèle être un moyen de construire et d'affirmer sa masculinité, sa virilité par la démonstration de sa domination sur les femmes (réduites à l'état de sexe et de marchandises que l'on achète) et de son hétérosexualité. Mais cette pratique constitue également une manière de répondre à la normativité masculine du « goût pour le sexe » et peut constituer un rituel d'entrée dans la sexualité pour les jeunes hommes vierges. Ce

48. Il est important de souligner que l'entretien avec Oriane se détache de l'ensemble de notre corpus empirique. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant.

recours aux prostituées pour l'entrée dans la sexualité nous a été rapporté par quatre de nos enquêté-e-s et une cinquième, Jess, qui l'énonce de manière hypothétique lorsque nous lui demandons quelle représentation elle se fait du client et de ses motivations (« Le jeune homme, pour avoir, voilà, peut-être sa première expérience il souhaiterait la faire avec quelqu'un d'assez mûr »).

Kyan : (...) je connais un copain qui s'est dépuclé là-bas. Je trouve ça super triste quand même ! Et, mais bon... il avait quoi, 19 ans, donc... il avait toujours pas...

Marion : Y'en a ils y vont juste une fois... déjà y'a le cas, combien de fois j'ai entendu « bon maintenant t'es grand, tu l'as jamais fait », ses potes, « on va t'emmener là-bas comme ça au moins c'est réglé ».

Fatiha : Après oui, j'ai eu l'occasion d'en parler avec des amis à moi. Dont un qui y a été. Pour sa première fois... et c'était son père qui l'avait accompagné. Donc il avait... 16 ou 17 ans, je sais plus. (...) Mais ouais, il m'avait expliqué qu'il y avait été avec son père et des collègues de travail de son père.

(...)

[C'était pas du tout son initiative du coup, c'était son père qui...]

Fatiha : Non, c'était son père ouais.

Benjamin : Non, non, ils proposent à certaines personnes qui sont... puceaux. Et bon...

[D'accord...]

Benjamin : Voilà, des personnes de 18/19 ans qui sont puceaux, beh forcément c'est les premiers à y amener quoi [sourire].

La fréquentation des lieux de prostitution matérialise l'entrée dans la sexualité virile – c'est-à-dire « active », dominante et littéralement pénétrante. Comme le dit Mokhtar au cours de notre entretien, « se faire pénétrer, c'est pas pareil que pénétrer ». Les rapports de domination se construisent et s'expriment donc par et dans la sexualité.

Le « puceau » considéré comme trop âgé pour l'être ou celui qui refuse de se rendre dans les clubs de prostitution est ainsi stigmatisé comme n'étant pas un homme puisque ne répondant pas aux critères de virilité éprouvés par ses pairs [Clair, 2012]. Les propos de Benjamin, lorsque nous abordons le fait que certains de ses amis (ou connaissances) refusent de recourir à des prostituées pour leur premier rapport sexuel, sont éloquentes à ce sujet :

Benjamin : Non, ils acceptent pas la plupart du temps, ils ont peur.

[Ils ont peur de quoi ?]

Benjamin : Du sexe. Tout simplement.

Refuser le rapport sexuel tarifé est ramené à la « peur du sexe », du sexe en tant que sexualité, mais aussi en tant que féminin. Les jeunes hommes qui se dérobent à cette pratique sont perçus par leurs pairs comme ayant non seulement peur du rapport sexuel (ils n'ont donc pas de goût pour le sexe), mais aussi du sexe – des femmes en tant que sexe (ils sont donc potentiellement homosexuels). Leur exclusion du groupe de pairs est ainsi fonction d'un double stigmate – qui sont par ailleurs souvent associés – qui les caractérise comme n'appartenant pas à la classe des hommes : ils sont dotés de caractéristiques relevant du féminin et ne répondent pas au primat normatif de l'hétérosexualité [Clair, 2012].

Kyan, qui ne cautionne pas cette pratique et trouve « triste » de vivre sa première expérience sexuelle avec une prostituée⁴⁹, souligne tout de même qu'il est un âge où être vierge – pour un homme – constitue un écart à la norme (« il avait toujours pas... ») ou tout au moins relève d'une insuffisance. Le vocable relaté par Marion, « comme ça au moins c'est réglé » signifie bien ce qu'il se joue dans la première relation sexuelle d'un homme face à ses pairs : la première expérience signe l'entrée dans la sexualité sans en faire partie⁵⁰, elle permet de passer à autre chose, c'est-à-dire à une « vraie » sexualité. Dans le même temps, cette première expérience participe de et confirme la masculinité du jeune mâle, la congruence entre son sexe et son genre, où le sexe définit le genre.

Le rapport sexuel tarifé peut donc être initié par les pairs dans une perspective de construction de leur masculinité, avec une dimension compétitive. Mais dans ce que nous raconte Fatiha, ce ne sont pas les pairs qui ont initié le jeune homme à la sexualité, mais le père. Il y a là une dimension de transmission, d'apprentissage de la virilité par les aînés et peut-être aussi une « anticipation » de l'orientation sexuelle de sa progéniture (l'homosexualité est de mieux en mieux tolérée, certes, mais elle est tout de même préférable lorsqu'elle se manifeste en dehors du cercle familial). La fréquentation des lieux de prostitution s'institue en tant que moyen de répondre à l'injonction hétéronormative et par là même à la construction de son identité genrée, masculine, en conformité avec son sexe.

49. Kyan semble accorder beaucoup d'importance aux sentiments investis dans la relation sexuelle, qu'il s'agisse d'« amour » dans le cadre d'une relation conjugale ou simplement de complicité dans le cas d'une aventure d'un soir. Mathieu nous fait part de cette même conception de la sexualité.

50. À l'image de la locution « c'est réglé, on n'en parle plus ! ».

Si le recours à des rapports (hétéro-)sexuels tarifés est lieu d'affirmation publique de sa virilité, il est aussi lieu de prestige social. Ce prestige social s'accompagne d'un prestige « personnel » par lequel l'individu tend à recouvrer une « estime de soi ».

La prostituée objet de prestige, ou l'illusion de séduire

La compétition qui s'instaure entre les pairs de même sexe dans les clubs de prostitution est révélatrice d'un enjeu de prestige qui lie la performance sexuelle, le nombre de femmes consommées et leurs qualités esthétiques et sensuelles. Le prestige éprouvé par les jeunes hommes dans la perspective compétitive est un prestige social, les jeunes clients se construisent un capital symbolique à partir du nombre et des qualités esthétiques de leurs « conquêtes ». L'aspect pécuniaire en est presque oublié, les hommes se vantant d'en avoir une « plus belle » que le copain, ou une qui « ressemble à celle de la télé ». Il apparaît dans nos entretiens que certains hommes recourent aux prostituées pour renouer avec l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes, « reprendre confiance en eux ». Ainsi, des enquêté-e-s relatent un possible sentiment de réciprocité entre le client et la prostituée, qui annihilerait l'appréciation strictement vénale de la prostituée à l'égard de son client : le client serait en position de séducteur.

Mathieu : Ou sinon... après y'en a ils viennent pour se donner confiance en eux, quoi. Je sais, j'ai un pote, quand c'était fini avec sa copine, il était allé là-bas pour... après il avait conf... 'fin, pour lui, ça lui avait redonné plus confiance en lui, quoi. (...)

[Et pourquoi vous pensez que ça peut... ou pourquoi, lui, il pensait que ça pouvait lui redonner confiance ?]

Mathieu : Bah... du fait, du fait de plaire en fait, du fait que ce soit une jolie fille qui vienne le voir, qui monte après avec.

Une enquêtée qui a l'intention de se rendre dans un club « pour voir » met également en avant cette notion de réciprocité :

Magalie : Et puis bon en plus... en plus, vu que y'en a qui... qui sont bisexuelles, tout ça, puis bon, pour peu que tu sois jolie... ça leur fait plaisir quoi, ça change du routier [sourire]. C'est pas... pas pareil.

Le client (ou la cliente) qui se détache des stéréotypes du client sale et vilain se positionne ainsi en initiateur de plaisir, en parenthèse au reste de la clientèle indésirable. L'utilisation du registre lexical du plaisir renvoie le/la client-e à un statut d'« heureux-se

bienfaiteur-riche » qui viendrait offrir une plaisante trêve à la prostituée, une sorte de sauveur-e.

Magalie exprime son désir – ou plutôt son projet – de se rendre dans un club de prostitution et n'exclut pas la possibilité d'être « tentée de monter avec une fille ». Ce projet d'« intrusion » dans un univers masculin peut traduire un rejet de l'assignation au genre féminin dont la pratique en acte pourrait constituer une libération de l'aliénation que fonde cette assignation [Déroff, 2007]. Il s'agirait là d'une double transgression que constituent le rejet de la normativité du rôle de sexe (pénétrer dans un univers réservé aux hommes) et de l'hétéronormativité (avoir un rapport sexuel avec une personne de même sexe). Pour autant, Magalie ne semble pas l'appréhender comme une transgression. Si l'enquêtée ne perçoit pas les lieux de prostitution dans leur dimension sexuée (les clubs sont à son sens ouverts et aux hommes et aux femmes), elle exprime une conception hiérarchisée entre cliente et prostituée, un rapport de place dans la classe des femmes :

Magalie : (...) elles ont tellement l'impression de se prendre pour des stars que... que des fois, j'ai envie de leur dire « écoutez, bon, vous êtes... vous êtes quand même des prostituées », y'a pas de... de sous-métiers, j'ai envie de dire, mais bon... elles ont pas non plus à nous regarder de haut quoi. Parce qu'elles font quand même pas un truc très... très sain, très honorable ou je sais pas...

Nous reviendrons sur l'ambiguïté qui caractérise les représentations des prostituées, notamment celles des femmes.

Magalie use des champs lexicaux de l'impureté, du méprisable : « sous-métier », « pas très sain », « pas très honorable ». Ces champs lexicaux, qui renvoient à ce qui est de l'ordre de l'abject, sont employés par nombre de nos enquêtés, et signent par là même ce que nous avons nommé les limites du consommable.

2. 3. Les limites du consommable : prostituées, hygiène et date de péremption

Comme tout produit consommable, le corps de la prostituée porte en lui le signe d'une « obsolescence programmée ». L'activité prostitutionnelle met en jeu directement le corps, celui de la prostituée et celui du client (dont on se soucie finalement peu puisqu'il ne constitue pas une barrière à l'efficacité de l'activité). Les enquêté-e-s insistent sur les qualités esthétiques, physiques des femmes se prostituant, évoquant également leur jeunesse. Seuls deux enquêté-e-s, Malik et Magalie, poseront la question de la vieillesse

dans le milieu prostitutionnel, illustrant à la fois l'impossibilité de continuer à se prostituer au sein des clubs et l'impossibilité de « prendre sa retraite », faute de cotisations sociales :

Malik : (...) à partir de telle année, y'a un moment où ils vont te dire « ciao ! », physiquement t'es pas là tu vois. (...) Donc à partir d'un moment aussi y'aura la contrainte de la vieillesse, à un moment [claque des doigts], voilà. La retraite elle est à quel âge là-dedans ? Elle est très tôt. Et elle fait quoi après ? Tous les gens ils savent qu'elle a fait quoi, elle va le faire au noir, elle va voir les petits vieux, tout ça.

Magalie : Après faut être courageuse quoi, moi je me dis, y'en a vraiment... respect quoi, faire ça toute sa vie, elles sont toutes vieilles, elles sont encore en pleine forme, elles lâchent rien quoi, mais bon...

La prostituée est donc condamnée à exercer « toute sa vie », mais pas au sein des établissements de prostitution qui la relèguent à la rue lorsqu'elle dépasse un certain âge. Les observations ethnographiques réalisées par des membres de l'équipe de recherche (Aude Harlé, Sophie Avarguez, et Ingrid Lignerès) dans un des clubs de prostitution de La Jonquera semblent corroborer cette hypothèse : les femmes se prostituant dans ledit club présentaient des caractéristiques ethniques et morphologiques différentes, mais avaient pour point commun d'être toutes âgées de moins de 30 ans.

Le culte de la jeunesse conjugué au culte de la performance⁵¹ rend les prostituées particulièrement vulnérables aux conséquences du vieillissement, souvent accompagné d'exclusion. La vieillesse se constitue en stigmaté – essentiellement pour les femmes qui se doivent de rester désirables⁵² –, phénomène à combattre individuellement (en témoigne l'essor des produits de beauté destinés à lutter contre les signes du vieillissement – crème antirides et autres cocktails de vitamines) et à occulter collectivement (« l'âge d'une femme ne se demande pas », tabou de la ménopause et des conséquences physiologiques qu'elle induit). La « bonne santé » – se conjuguant dès lors très mal avec les représentations types de la prostituée – est devenue maître-mot de nos sociétés hypermodernes, se traduisant en tout et pour tout par une aspiration collective à la beauté et à la jeunesse. Être en bonne santé, c'est être jeune – paraître jeune – et beau [Enriquez, 2006] ; les propos de nos enquêté-e-s concernant les prostituées exerçant dans la rue illustrent cela, les prostituées de

51. Nicole Aubert (2005) nous éclaire sur le rapport que l'individu hypermoderne entretient au Temps. La « tyrannie du Temps » amène l'individu à tenter de le maîtriser, « plus il gagne du Temps avec ces nouvelles technologies, plus ce gain de temps va servir à lui demander d'en faire toujours plus », à être plus performant. Elle évoque l'urgence que les individus s'imposent – ou que la société impose aux individus - et qui leur permet de « ne pas voir arriver la mort ». Les artifices utilisés pour « rester jeune » s'inscrivent, selon nous, dans ce même rapport au Temps..

52. La désirabilité se traduisant ici par la féminité et donc par des critères « objectivés » de beauté et de fécondité.

rue qualifiées de « pas tops » ou considérées comme ayant échoué au « casting d'entrée » des clubs sont davantage associées aux risques de transmission de maladies dites sexuellement transmissibles que celles exerçant dans les clubs. Leur apparence physique est explicitement ou implicitement rapprochée à leur état de santé.

Si les questions concernant l'avenir des prostituées dans les clubs ont été peu abordées par les enquêté-e-s, en revanche les questions liées aux conditions d'exercice de celles-ci ont été largement exprimées. Que les enquêté-e-s se déclarent en faveur ou non de la prostitution, qu'ils lui confèrent ou non une utilité sociale, tous utilisent le registre de l'abject pour désigner le milieu prostitutionnel. Les champs sémantiques mobilisés sont ceux de la souillure, de la peur, du danger, de l'exploitation, de la précarité. Ainsi, et pour n'en citer que quelques-uns, avons-nous pu relever les termes :

souçons, précarité, seul moyen pour subvenir à ses besoins, trafics, problèmes, dominant-dominé, jouet, vente, exploitation, vulgaire, dégueu, pathologique, mafia, forcées, drogues, sale, dégradée, humiliée, dénigrée, pas hygiénique, pas normal, maladies, immoral, macs, proxénètes, etc.

Le milieu prostitutionnel est ainsi appréhendé comme un milieu dangereux, tant par son affiliation sous-jacente à des réseaux mafieux que par son aspect insalubre, immoral et coercitif. Danger physique donc, et danger symbolique. La prostitution est perçue comme participant à l'expansion de réseaux criminels – lesquels impliquent trafic de drogues, d'armes, d'êtres humains –, comme participant de l'appauvrissement des valeurs morales et comme participant à et de la domination masculine.

Troisième partie

Le phénomène prostitutionnel : enjeux et représentations

Quelle que soit la position idéologique des enquêté-e-s au regard de la prostitution, tous s'accordent à dire la violence inhérente à son effectivité, à sa pratique. Cette violence, qu'elle soit physique, psychologique ou symbolique, engendre chez les enquêté-e-s des réactions de peur, de dégoût ou d'indignation. Ils nous disent, de manière explicite ou à travers leurs représentations, ce que le phénomène prostitutionnel fait ou défait, ce qu'il implique de conséquences en termes de lien social, de rapports de pouvoir. Ils nous disent aussi ce qui autorise la prostitution à être, ce qui la légitime, et quelques-uns proposent, parfois sans le savoir et sans toujours y croire, des solutions en faveur de sa dissolution.

1. Une violence inhérente au phénomène prostitutionnel

Les définitions de la violence sont multiples et mouvantes. Nous considérerons ici la violence comme l'expression d'un rapport de force sous la forme d'une atteinte à l'intégrité physique ou psychique des personnes. Il nous semble que, relativement à notre terrain de recherche, les violences physiques et psychologiques sont imbriquées, elles ne fonctionnent pas indépendamment les unes des autres, mais par souci d'intelligibilité, nous les aborderons de manière dissociée.

1. 1. De la violence physique...

La violence physique est matérialisée par les enquêté-e-s soit dans l'existence de réseaux mafieux ou criminels organisateurs de la prostitution, soit dans la présence de macs. Quoi qu'il en soit, tous les enquêté-e-s, à l'exception de Mokhtar, soulignent la contrainte physique à laquelle sont soumises les femmes se prostituant à La Jonquera.

Ava : Mais... mais en fait, ouais après le... je sais pas si c'est pas la prostitution en elle-même, je sais pas, après c'est plus ce qui est derrière qu'est plus gênant, c'est si c'est des histoires de mafia, des trucs comme ça... c'est plus ça, moi, qui m'embête, je me dis

que ça craint de savoir que... si en fait là, à 10km de chez nous, on a la mafia en fait qui contrôle tout.

Marion : Parce que la mafia... ah ouais, c'est vraiment le trafic de filles et de drogues quoi, c'est ça.

Oriane : (...) ils exploitent sexuellement, et qu'ils font des trafics, y'a des réseaux derrière (...) des fois elles sont dirigées par un mac (...)

Ceci étant, un de nos enquêté-e-s, Damian, tempère son propos, manifestant un refus de « généraliser » ; il admet que si une partie des prostituées sont forcées (physiquement ou de manière plus insidieuse), il en est également qui ne sont sous l'emprise d'aucun mac. Pour autant il ne réfute pas l'action d'une contrainte, mais une contrainte d'un autre ordre, liée notamment à une situation de précarité économique.

Kyan, à la fin de notre entretien, s'assurera une nouvelle fois de la garantie de son anonymat⁵³, stipulant « qu'[il] ne veut pas avoir de problèmes avec les proxénètes », ce qui signifie bien le climat d'insécurité qu'évoque le milieu de la prostitution. Ici, Kyan relate la violence susceptible de s'exercer en dehors du phénomène prostitutionnel, la violence à laquelle sont soumis non pas les acteurs de la prostitution (prostituées et clients), mais ceux qui la vivent de l'extérieur, qui la côtoient quotidiennement sans y être partie prenante.

Les réseaux sous-jacents de la prostitution évoqués par les enquêté-e-s induisent une multitude des formes de trafic : trafic d'êtres humains (en vue d'une exploitation sexuelle), trafic de drogues, trafic d'armes. La violence y est institutionnalisée.

Selon les enquêté-e-s, l'effectivité de la prostitution est fonction de plusieurs facteurs dont la précarité économique, la précarité sociale et la « manipulabilité » des femmes.

La précarité économique est considérée comme un facteur déterminant de l'entrée dans la prostitution :

Julien : Moi je pense que c'est pas forcément un choix. Moi je pense que c'est surtout une nécessité, après voilà, arriver... si c'est un moyen où elles peuvent gagner de l'argent, assez rapidement, ce qui est le cas parce que forcément y'a une grosse demande, tu gagnes des sous rapidement quoi.

Jess : Si y'a certaines femmes qui sont capables de faire ça pour... pour permettre à leurs enfants, par exemple, de manger ou quoi... c'est bien.

53. L'anonymat a été garanti à tous les enquêté-e-s avant chaque entretien.

Malik : (...) je respecte ces femmes-là, c'est normal, elles ont, plus ou moins, peut-être que... pour... j'en sais rien, moi, pour leurs besoins, elles ont besoin de ça, c'est-à-dire financier surtout et tout ça.

Au-delà de cette précarité économique, les enquêté-e-s évoquent également la précarité sociale des femmes se prostituant, la majorité de ces femmes étant d'origine étrangère (non espagnole), elles se retrouvent dépourvues de repères sociaux (en termes de relations sociales comme fondatrices de tissu social, familial, amical). Ainsi Fatiha, qui a eu à côtoyer des femmes en situation de précarités économique et sociale dans le cadre de son activité professionnelle, nous dit :

Fatiha : Donc... d'un côté je me dis, tant que y'aura de la précarité, y'aura de la prostitution.

[D'accord, tu penses que c'est vraiment lié à une situation de misère]

Fatiha : Ouais, je pense. Je pense que tant que les femmes auront pas leur autonomie, enfin oui, parce qu'en général on parle de la prostitution féminine, au niveau des hommes, j'imagine qu'il y en a aussi, mais qu'on en parle moins. Mais j'imagine que, ouais, c'est lié quand même à un statut dans la société en général quoi. Statut dans le sens... où on prend en compte l'économie des personnes, l'environnement social des personnes, des fois même c'est les papiers hein, parce que moi c'est au niveau des papiers, elles ont pas de papiers donc elles peuvent pas travailler, donc... le seul moyen pour subvenir à ses besoins, ça va être, c'est la prostitution.

Un troisième facteur pouvant justifier d'une prostitution féminine est celui de la « manipulabilité » des femmes en tant que caractère naturel de leur constitution sexuelle. La fragilité, la passivité, la faiblesse des femmes sont ainsi naturalisées, le complément « des femmes » sonnait comme un pléonasme. Nous reviendrons plus avant sur cette dimension, mais nous pouvons d'ores et déjà citer l'un de nos enquêté-e-s, Mokhtar, dont les propos sont révélateurs de l'incorporation de caractéristiques comme proprement et naturellement féminines :

[Et tu penses que les prostituées sont des femmes comme les autres ?]

Mokhtar : Bah, de par leur faiblesse on voit que c'est des femmes comme les autres.

C'est leur appartenance de sexe, c'est-à-dire une caractéristique physique, physiologique, qui se constitue en cause de leur domination [Guillaumin, 1992].

On voit là l'interdépendance des violences physiques, psychologiques et symboliques. Les violences physiques ont à s'exprimer par les rapports de pouvoir, de domination des « forts » sur les « faibles », des hommes sur les femmes. Parce que les femmes sont sous la domination des hommes, ces derniers peuvent user de la violence physique à leur encontre. C'est pourquoi, et nous le verrons dans la seconde partie de ce chapitre, les enquêté-e-s peinent à transposer la réalité de la prostitution féminine à destination des hommes à une hypothétique prostitution masculine à destination des femmes.

1. 2. ...à la violence psychologique

Il nous semble que la structure de la violence au sein de la prostitution peut être rapprochée du modèle développé par Isabelle Steyer de la violence conjugale – si ce n'est qu'elle n'est pas cyclique, mais permanente – en ce qu'elle « commence par la violence psychique qui pose la situation d'emprise pour atteindre la violence physique.⁵⁴ ». C'est donc bien parce qu'il y a emprise psychologique que la violence physique trouve à s'exprimer.

L'emprise psychologique dans le milieu prostitutionnel peut se définir à plusieurs niveaux, dont ceux évoqués plus haut – mêlant emprises physique (matérielle) et psychologique – de la précarité économique et sociale. Ces carences pécuniaires et affectives sont manipulées par les acteurs de la prostitution (proxénètes et clients cette fois) aux dépens de celles – les prostituées – qui en souffrent. Marion, lorsqu'elle rend compte des propos de ses amis, met cela en exergue :

[Les amis qui y vont vous disent que les filles ont pas le choix ?]

Marion : Ouais, mais ils disent « oui, mais tu comprends, elles ont pas le choix, elles ont pas d'argent, c'est pour leur famille » (...)

Les clients, conscients de la précarité⁵⁵ dans laquelle se trouvent les prostituées, n'en sont pas moins consommateurs, avec, peut-être, l'idée sous-jacente de leur rendre service en faisant fonctionner leur « commerce ». Dans la mesure où presque la totalité de nos enquêté-e-s ont souligné les contraintes auxquelles sont sujettes les prostituées, nous pouvons légitimement penser que les membres de leur entourage qui se rendent dans les clubs de prostitution sont, sinon certains, au moins conscients de cette présomption. La

54. STEYER Isabelle, « La protection des victimes » in FRANCEQUIN Ginette, *Tu me fais peur quand tu cries !*, Érès, 2010, p.150.

55. Nous ne postulons pas ici une précarité réelle, mais une précarité perçue par les enquêté-e-s et les jeunes hommes clients dont ils/elles nous parlent.

relation entre le client et la prostituée se constitue donc bien en achat, échange d'argent contre service sexuel. C'est ce que nous dit Damian à propos de ses amis clients :

Damian : Je pense qu'ils sont... j'ai l'impression que pour eux, à ce moment-là, c'est « on... », même si c'est pas forcément le cas, « on est 2 adultes consentants ». Même si y'en a une qui est sous la menace, ils le réalisent pas, parce qu'en plus c'est des gars, 'fin voilà, c'est des gars biens, je sais très bien qu'ils ont certains, là-dessus, ils peuvent avoir un raisonnement très cohérent, mais je sais pas, à ce moment-là c'est... même s'ils vont pas penser la même chose après ou avant, à ce moment-là c'est « on est 2 adultes consentants, voilà. Toi t'es payée pour ça, moi je suis prêt à payer pour ça, tout le monde est d'accord, on est des adultes ».

Au moment de la consommation de la prestation, la prostituée est dépersonnalisée pour ne représenter qu'une marchandise sexuelle dont il importe peu de savoir si sa vente est forcée ou consentante [Mei Hua, 2003].

La violence psychologique en acte dans le milieu prostitutionnel s'illustre aussi par la probable privation de revenus et donc d'autonomie des femmes se prostituant. Le fait de dépendre d'un proxénète, comme le suppose les enquêté-e-s, induit de ne pas percevoir pleinement les revenus perçus par la pratique prostitutionnelle.

Malik : (...) je sais pas si y'a du commerce équitable là-dedans, j'espère que [sourire], parce que voilà quoi, qu'elle en a 100% pour son argent, que l'autre il lui prend pas tout l'argent tu vois. Voilà. Je sais pas.

Damian : (...) au départ on m'a dit que c'était, qu'elles ramassaient tout, qu'elles payaient juste la chambre, finalement elles ramassent rien, elles doivent payer, de toute façon, ce qu'elles gagnent comme argent, elles doivent rembourser quelqu'un derrière, donc au final elles gagnent plus grand-chose.

À cela s'ajoutent les contrôles médicaux auxquels sont soumises régulièrement les prostituées exerçant en clubs, non pas dans le but de vérifier leur état de santé dans une perspective que l'on pourrait penser altruiste ou tout au moins paternaliste, mais pour s'assurer qu'elles ne sont pas susceptibles de communiquer à leurs clients une maladie sexuellement transmissible. Parce qu'elles sont au service du client, et non l'inverse, il leur incombe la responsabilité de la gestion des risques.

En amont de cette ascendance psychologique des proxénètes sur les prostituées, il est une violence symbolique qui concerne toutes les femmes⁵⁶ – la domination masculine – et qui se manifeste au travers d'un « inconscient androcentrique » [Bourdieu, 1998].

Si les enquêté-e-s soulignent, parfois dénoncent, les violences que subissent les prostituées, ils tiennent par ailleurs un discours ambigu à leur égard ; les prostituées sont tantôt appréhendées en victimes du système prostitutionnel, tantôt en actrices de celui-ci. Cette opposition semble difficile à dépasser et est, à notre sens, significative de ce que l'assignation à un genre implique de rôles prescrits à tenir, de caractères à signifier pour respecter cette assignation. En cela, l'assignation au genre peut être considérée comme un mode d'organisation d'un rapport de domination [Déroff, 2007].

2. La prostitution, ou l'assise de l'ordre hétérosexuel

Le phénomène prostitutionnel, et plus encore son institutionnalisation par le caractère licite des maisons closes, se constitue en archétype de l'hétéronormativité. Il participe à sa légitimation en asseyant l'ordre hétérosexuel comme norme naturelle qui renvoie les hommes et les femmes à des rôles de genre inhérents à leur condition sexuée. Nous l'avons vu, la prostitution constitue pour des jeunes hommes l'entrée dans la sexualité, les jeunes hommes y construisant leur masculinité à travers l'expression de leur virilité et de leur hétérosexualité. La sexualité comme foyer de la fabrique du genre [Clair, 2012] pose le rapport sexuel tarifé comme lieu stéréotypé de cette construction des identités sexuées.

2. 1. La prostituée à l'épreuve du genre

Bien que l'âge d'entrée dans la sexualité⁵⁷ des hommes et des femmes soit équivalent, il persiste de fortes inégalités dans la manière dont elle est appréhendée : les normes relatives à la sexualité restent fortement genrées [Maillochon, 2010]. On peut supposer que l'appréciation de la figure de la prostituée dépend, pour partie au moins, de

56. Nous écrivons « qui concerne toutes les femmes » – c'est-à-dire pas seulement les prostituées – en ce qu'elles en sont les proies, mais il est évident que la domination masculine concerne tout autant les hommes et que l'« inconscient androcentrique » est indifféremment partagé par les femmes et par les hommes.

57. L'entrée dans la sexualité est ici définie comme événement marquant le premier rapport sexuel (coït), elle se situe aux environs de 17 ans en 2006 (17,2 ans pour les hommes, 17,6 ans pour les femmes [Bajos et Bozon, 2008]).

cette différenciation sexuée des normes de la sexualité ; aussi « la » prostituée se trouve-t-elle tantôt plainte et victimisée, tantôt incriminée et stigmatisée.

Victime de la prostitution...

Les violences inhérentes au milieu prostitutionnel et reconnues comme telles par nos enquêté-e-s tendent à leur faire admettre un rapport de domination et d'exploitation des prostituées par les hommes (proxénètes ou « mafieux », parfois clients). Ils/elles reconnaissent le caractère forcé de l'activité prostitutionnelle, que cela soit le fruit de contraintes physiques, matérielles ou psychologiques.

C'est donc bien ici la présomption de violences à l'égard des prostituées qui constitue leur salut malgré les transgressions à leur rôle de femme [Pheterson, 2010]. Cette possible rédemption des prostituées est manifestée par les enquêté-e-s dans les discours qu'ils portent à propos des femmes qui, ne se prostituant pas, ont une attitude indécente ou font preuve de lubricité sans même y être forcées :

Marion : Bon après y'en a ici, « bon celle-là, je vais me la choper, c'est une pute, elle couche partout ». Mais bon, après c'est vrai que y'en a... c'est clair que, moi je dis, autant qu'elles se fassent payer quoi ! Parce que c'est vraiment... c'est tous... les 3 soirs du week-end, vendredi, samedi, dimanche, c'en est un différent, et ça tous les week-ends quoi, donc autant que... là, pour moi, c'est vraiment, c'est même pire que d'être... une prostituée quoi. C'est vraiment, elle le fait parce qu'elle en a envie, elle est pas forcée, et en plus elle est pas payée, donc...

[Oui, vous faites une différence entre prostituée de métier, fille « facile »]

Marion : Ah oui, oui. Et même eux ils préféreraient aller aux putes que d'avoir une fille comme ça. Parce que elle c'est vraiment... elle, elle a vraiment aucun respect pour soi-même, parce que elle, elle a le choix quoi. Ils trouvent ça plus sale, une fille comme ça, que d'aller...

Mokhtar : J'ai connu une femme à Marseille qui s'en cachait pas [d'avoir des relations sexuelles libres], c'était une connasse !

Fatiha, dans un registre un peu différent, nous parle d'une soirée organisée à l'occasion de l'anniversaire d'une de ses amies et pour laquelle un strip-teaseur était venu, les participantes de la soirée l'ayant elles-mêmes accueilli en sous-vêtements :

Fatiha : Mais bon, au final, sans être payées, y'en a certaines qui peuvent se mettre en sous-vêtements aussi pour accueillir les strip-teaseurs donc je sais pas !

Ces attitudes sont ressenties par les enquêté-e-s comme déviantes et/ou gênantes en ce qu'elles ébranlent les définitions des rôles sexués, déstabilisent les hommes et les femmes qui se soumettent bon gré, mal gré aux impératifs qui leur sont assignés en tant qu'êtres genrés. Les prostituées, si elles n'échappent pas à la stigmatisation, sont incriminées de manière différente puisque a priori forcées et de toute façon « faites » pour ça : « elles savent pourquoi elles sont là » [Benjamin, 18 ans], alors que les femmes non-prostituées ont justement à se démarquer de celles qui instrumentalisent leur corps et « ne se respectent pas » [Marion, 18 ans] ou « ont un problème avec la pudeur⁵⁸ » [Mokhtar, 28 ans]. Il y a que les femmes – pour être considérées comme non-déviantes et donc réellement femmes – doivent se soumettre à la norme de la sexualité conjugale : la sexualité des femmes a à s'exprimer dans le cadre d'une relation à plus ou moins long terme et, en tous les cas, investie de sentimentalité, l'activité sexuelle doit être accompagnée d'un engagement affectif. La femme respectable doit être à l'antipode de la prostituée [Clair, 2012 ; Pheterson, 2010], la « pute » fonctionnant comme « figure repoussoir » pour les femmes, au même titre que le « pédé » pour les hommes [Clair, 2012]. La valorisation et la reconnaissance par autrui de son appartenance de genre passe ainsi par la stigmatisation de ces figures repoussoirs.

...ou coupable de se prostituer ?

Dans notre société hypermoderne où l'autonomie individuelle est promue au rang de valeur suprême, les prostituées n'échappent pas à cette injonction de maîtrise de leur vie. Ainsi les enquêté-e-s ne les perçoivent pas uniquement comme victimes d'un système qui les dépasserait, mais aussi comme actrices de ce système. Malgré les pressions, violences physiques ou symboliques qu'elles subissent, reste que, comme le dit l'adage, « quand on veut, on peut », et finalement si l'on peut (si l'on fait), c'est qu'on le veut bien aussi. Cette idée est exprimée par plusieurs de nos enquêté-e-s :

Mokhtar : (...) c'est une roumaine, elle fait ça pour l'argent. (...) Faut pas juger les gens, mais les actes.

58. Mokhtar désigne les prostituées comme atteintes d'une pathologie (d'ordre médical à l'instar des médecins du 19ème siècle qui décrivaient les symptômes dont souffraient les prostituées : stérilité, embonpoint, caractères masculins, etc.).

Les propos de Mokhtar sur l'intérêt pécuniaire de la prostituée renvoient à un discours accusateur, et ce malgré les soupçons de contraintes qui pèsent sur elle [Darley, 2007]. « Juger les actes », c'est dire comme chacun est libre de faire ce qu'il veut.

Magalie : Ou moi j'ai entendu aussi des trucs comme « bah elle est venue, elle m'a attrapé ! Elle m'a fait monter ! » [rires]. Bon c'est vrai que des fois elles sont un peu insistantes, mais bon quand même quoi, on a toujours le choix !

Mathieu : (...) si elle va sur les jeunes, c'est qu'elle doit se dire que les jeunes ils sont là pour ça. Donc c'est des proies faciles, mais bon...

Marion : Moi je trouve ça dégradant, c'est... Parce que je lui dis « elles se respectent pas », ils me disent « elles ont pas le choix », je lui dis « t'as le choix », je fais... après on pense pas pareil quoi. (...) Bah de toute façon, au bout d'un moment, elles arrêtent quoi. Mais je pense que elles sont conscientes qu'elles ont... qu'elles ont pas, c'est pas elles-mêmes qui ont gâché leur vie, mais... elles ont pas... elles ont pas vécu leur vie comme il aurait fallu que ça se passe quoi, je pense.

Si les enquêté-e-s n'incombent pas aux prostituées les mêmes motivations, ils ont en commun de dire leur démarche active, volontaire et pas seulement passive, soumise. Ils leur prêtent la démarche même dans la relation entre le client et elle, si bien que ce n'est plus le client qui vient consommer une prestation sexuelle, mais la prostituée qui en est l'instigatrice. Il est à considérer que nous évoquions avec les enquêté-e-s la prostitution en club, pourtant Magalie et Mathieu semblent faire complètement abstraction de l'initiative des jeunes hommes à se rendre dans ces clubs, si bien que la sollicitation du client devient sollicitation de la prostituée : « elles sont un peu insistantes, mais bon quand même quoi, on a toujours le choix ! », « les jeunes (...) c'est des proies faciles ». Les clients présents dans les clubs de prostitution sont désignés comme des proies, victimes des stimulations des prostituées auxquelles ils ne peuvent résister. On voit là le stigmate d'amoralité qui pèse sur les prostituées, créatures séductrices, viles et vicieuses affairées à provoquer la perte des hommes, à l'instar des sirènes des mythes homériques.

La prostitution est ainsi perçue par certains enquêté-e-s comme une déviance, une transgression du genre en ce qu'elle n'obéit pas aux normes de pudeur, de retenue, de passivité qu'il incombe aux femmes de respecter. Ainsi Mokhtar, dans un langage cru qui traduit son indignation, nous dit :

Mokhtar : Elles ont un problème avec la pudeur. Se laisser pénétrer 5/6 fois par jour, si y'a pas un problème de pudeur... un problème dans la perception de l'estime de soi et un problème d'estime de soi, dans l'absolu ou l'opinion que la personne a sur elle-même.

Le non-respect des normes (hétéro-)sexuées constitue pour Mokhtar le signe d'une pathologie : les prostituées sont atteintes d'une pathologie au même titre que les homosexuels. L'enquêté nous dira la prégnance de ses croyances religieuses dans la construction de son discours, de sa pensée, mais s'appuiera également beaucoup sur les théories psychanalytiques. Il ponctuera ses propos de « si les psys le disent, c'est que ça doit être vrai, je vais pas chercher plus loin. », justifiant sa position par ce qu'il admet être des théories scientifiques (parce qu'élaborées par des intellectuels).

La prostituée est donc perçue comme actrice de sa situation, de sa transgression de genre qui la posent comme femme déviante.

Des maisons closes à destination des femmes ?

Mais l'inscription des femmes dans la prostitution n'est-elle pas, plutôt qu'une transgression, l'expression de leur soumission aux normes patriarcales ? La marchandisation du corps des femmes, leur instrumentalisation sexuelle au service des hommes tend à légitimer, à sacraliser l'assignation au genre et la division sexuée des rôles.

Des enquêté-e-s expliquent l'effectivité de la prostitution féminine en ce sens de l'expression de la domination masculine :

[Et d'après vous, pourquoi est-ce qu'il y a plus de femmes que d'hommes qui se prostituent ? À La Jonquera il n'y a que des clubs de femmes, pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de clubs d'hommes prostitués à destination des femmes ?]

Julien : (...) Parce que voilà, c'est, de façon totalement intrinsèque, je pense que la façon dont les gens sont éduqués, on met toujours la femme en position dominée par rapport, dans les rapports sexuels. Et nécessairement, à partir du moment où... dans la logique en fait où on va payer, dans le cas pour être dominée du coup, je pense que, dans les gens, c'est mal perçu. (...) on est moins choqué en fait de la domination masculine que d'une domination féminine, je pense. (..) Même si après je pense pas que, ça peut fonctionner, mais en réfléchissant je me dis que peut-être pas, c'est moins facile de dominer des hommes en fait pour les faire travailler au compte de quelqu'un. Je pense que la difficulté elle viendra de là. Tout simplement parce que les macs arriveront pas à choper des gars pour faire ça.

[Quand tu parles du fait que ça modifie les rapports sociaux, si j'ai bien compris ce que tu disais ?]

Oriane : Oui, oui, bah voilà, c'est... on encourage cette... cette vision et puis... et puis on favorise pas l'égalité entre les hommes, entre les hommes et les femmes. On met tout le temps les femmes en tant que représentation du sexe et pas en tant que... en tant que sujet ayant elles aussi un sexe. C'est... c'est vraiment en tant que représen... parce que c'est ça, en fait, la société... la société patriarcale, elle a toujours représenté les femmes comme le sexe, mais pas comme ayant elles-mêmes un sexe. Et le sexe c'était eux qui le possédaient, et c'était eux qui ne représentaient pas le sexe parce que, eux, c'était des sujets, mais c'était la femme qui représentait le sexe, c'est pour ça qu'on a fait beaucoup d'oppression vis-à-vis du corps des femmes, vis-à-vis de leur sexualité, qu'on a créé... qu'on les a divisées en 3 parties, entre la prostituée, la mère et la bonne sœur. Et ces 3 fe... ces 3 catégories de femmes, elles sont toutes... elles sont toutes sous la domination des hommes, parce que dans... pour être bonne sœur aussi, il faut être encadrée par... par tout un système religieux dirigé par les hommes, pour la prostitution c'est la même chose, faut être encadrée par les macs et tout ce domaine-là, et c'est toujours les clients qui, masculins, qui viennent, et pour la mère, c'est pareil, il suffit d'être avec un homme pour... pour avoir une reconnaissance sociale donc...

Parce que la prostitution féminine est produit de la domination masculine, les enquêté-e-s peinent à envisager qu'une prostitution masculine à destination des femmes puisse exister.

[Des maisons closes pour femmes, ça ne marcherait pas ?]

Jess : Bah alors il faudrait des femmes super fortes ! Ça serait génial ! Pour qu'on se venge un peu [rires] ! Bah peut-être. Mais je pense qu'il faut être un peu dictateur dans l'âme. Faut avoir une âme, 'fin... voilà, ce que je vous disais, être forte, « allez, on y va, on prend les mecs et hop ! ».

La prostitution est envisagée comme résultante d'un rapport de domination, et la domination de genre étant exercée par les hommes sur les femmes – grâce à la nature forte, active des premiers et passive, faible et aisément manipulable des secondes –, la gestion de lieux de prostitution ne peut être que le fait d'hommes. Il en est de même dans ce que nous dit Julien, « les macs arriveront pas à choper des gars pour faire ça. », même si les

proxénètes sont des hommes, ils ne peuvent manipuler d'autres hommes pour les soumettre aux désirs des femmes⁵⁹.

La moindre « manipulabilité » des hommes n'est pas le seul motif convoqué par les enquêté-e-s pour justifier de la difficulté à envisager une prostitution qui s'adresserait aux femmes. Il ressort également que l'apprentissage de la sexualité des femmes se prête peu au recours à des rapports sexuels tarifés. Bien que l'on ait pu constater des évolutions en termes de représentations et de pratiques, la sexualité – des femmes notamment – reste très normée. Si les relations en dehors d'une alliance matrimoniale ne sont plus sujettes à réprobation, il est tout de même attendu des femmes qu'elles limitent leur sexualité à un cadre conjugal [Maillochon, 2010]. Aussi les enquêté-e-s évoquent-ils la pression qui s'exercerait sur les femmes ayant recours à la prostitution, manifestant un désir sexuel dénué de tout affect et outrepassant par là même les caractères intrinsèquement féminins de la retenue, de la pudeur et de la discrétion. Julien nous dit comme la sexualité masculine et la sexualité féminine sont différemment perçues, obligeant selon lui les femmes à choisir entre ne pas avoir de relations sexuelles non-engagées (« coup d'un soir ») ou les taire. Sans cela, elles seraient enclines à supporter la réprobation sociale : inévitablement, les femmes sont érigées en « êtres-perçus » [Bourdieu, 1998]. Julien traduit ainsi la licéité de la pulsion sexuelle masculine [Héritier, 2007] au rebours de la pulsion sexuelle féminine qui doit être cachée, tue « parce que ce serait moins accepté (...). Ça serait pas du tout le même regard que si c'était un homme » [Marion, 18 ans]. « Ce qui est reproché à la « fille facile », c'est d'adopter un comportement similaire à celui d'un garçon : coucher sans amour et sans engagement.⁶⁰ »

La licéité des pulsions sexuelles masculines conjuguée au tabou des pulsions sexuelles féminines⁶¹ perpétue la représentation selon laquelle les hommes ont davantage de besoins sexuels que les femmes. Cette « évidence » construite comme naturelle est approuvée par la moitié de nos enquêté-e-s, et est justifiée par certains par le fonctionnement hormonal, physiologique, « nous on réagit différemment, c'est la testostérone (...) » [Malik, 32 ans], « pour la santé mentale, c'est dangereux le manque de sexe »

59. La question de la prostitution masculine à destination des hommes n'est pas évoquée par l'enquêté, soit qu'il estime que les prostitués sont indépendants, soit que les pratiques homosexuelles font des hommes qui se prostituent des hommes « moins hommes ».

60. REBREYEND Anne-Claire, « France. Les "filles amoureuses" : une nouvelle catégorie des années 1950 », in BLANCHARD Véronique et al., *Les jeunes et la sexualité, Mutations*, 2010, p.305.

61. Nous pouvons penser par exemple au silence qui pèse, aujourd'hui encore, sur la pratique masturbatoire féminine, sexualité pour soi qui « fait encore partie des désirs peu avouables aux autres, et peut-être aussi à [soi-même] » [Maillochon, 2010].

[Mokhtar, 28 ans]. Ainsi la prostitution féminine est expliquée par le caractère naturel des pulsions sexuelles masculines et par la négation des pulsions sexuelles féminines :

Mokhtar : On n'a jamais vu de prostitué homme. C'est la nature, on est conçus comme ça.

À cela s'ajoute la représentation selon laquelle les femmes auraient besoin d'éprouver des sentiments pour avoir des relations sexuelles, représentation qui résulte du contrôle de la sexualité des femmes par les hommes [Guillaumin, 1992] – par l'obligation notamment de l'expression de cette sexualité dans un cadre conjugal –, mais naturalisée comme caractère inhérent à la condition féminine :

Marion : Je pense que y'aurait des maisons closes d'hommes, ça marcherait moins que... ça marcherait pas trop, ça m'étonnerait. Elles sont plus, on va dire... elles sont respectueuses, ouais, je sais même pas si respectueuse c'est le mot, c'est... (..) On est plus, déjà, on est plus discrètes je pense. Et puis pour nous, ouais, c'est clair qu'on est plus sensuelles bon après y'a des femmes qui... comme les cougars, 'fin des trucs comme ça, qui vont à droite à gauche, oui y'a des femmes, bon après elles s'amuse, tant mieux pour elles. Mais je pense que nous, on est plus, ouais, sentimentales quoi, on est plus à se poser...

Mokhtar : La femme a besoin, mais c'est pas la même appréhension... aux rapports sexuels. Se faire pénétrer, c'est pas pareil que pénétrer. Pour qu'une femme puisse apprécier au mieux, il faut une grande confiance.

Selon Mokhtar, le plaisir éprouvé par les femmes lors de relations sexuelles est dépendant de la confiance qu'elles accordent à leur partenaire – partenaire forcément homme. Autrement dit, et comme l'affirme à demi-mot Malik, la sexualité des femmes dépend de l'homme et uniquement de l'homme :

Malik : (...) Elle peut pas... elle peut pas, je veux dire, assouvir ses désirs toute seule quoi, tu vois.

Si l'homosexualité masculine est évoquée par les deux enquêtés au cours de l'entretien, pas un mot ne sera dit sur l'homosexualité féminine, ce qui tend à confirmer l'hypothèse d'une sexualité identifiée comme strictement androcentrée : la sexualité féminine ne peut se construire, et donc se définir, qu'au travers de la sexualité masculine. Sans homme, pas de sexualité, car sans pénétration, pas de sexualité, « se faire pénétrer, c'est pas pareil que pénétrer ». Mokhtar signifie dans ce propos la position dominante des hommes sur les femmes dans le rapport sexuel. Le fait qu'il ajoute que, pour apprécier la pénétration, la femme doit être en confiance avec son partenaire illustre la domination

exercée par l'homme dans la sexualité : la pénétration peut être violence, arme à l'encontre des femmes⁶². Mokhtar nous dévoile là sa « conscience de dominant ».

La prostitution à destination des hommes, considérés comme seule prostitution possible, viable et légitime, met en exergue les relations asymétriques entre hommes et femmes : rapports de domination, hiérarchisation des sexes, sexualité androcentrée, lieu d'homosocialisation d'où les femmes non-prostituées sont exclues. Le phénomène prostitutionnel et les mécanismes qu'il recouvre font naître chez nos enquêtées une souffrance de « l'être femme ».

2. 2. Une souffrance de « l'être femme »

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, la fréquentation des lieux de prostitution par les jeunes hommes comme rite d'institution consacre la différence des sexes [Bourdieu, 1981] puisque les femmes non-prostituées, en rien concernées par ce rite, n'y seront jamais soumises. Cette éviction provoque chez les enquêtées un sentiment d'impuissance et de souffrance en ce que cela les renvoie à un statut, sinon d'infériorité, du moins d'altérité en négatif (c'est-à-dire comme inverse, opposé). Le fait que ces clubs ne soient pas exempts de femmes peut, consciemment ou non, leur poser question ; il ne s'agit pas uniquement d'une éviction liée au genre puisque des femmes sont effectivement présentes dans ces lieux, mais d'une éviction d'une certaine partie d'une même classe de genre. Peut-être est-ce aussi là une des raisons qui motivent la stigmatisation des prostituées par les jeunes femmes qui, elles, sont totalement exclues du milieu prostitutionnel. Elles, « femmes honnêtes », ne sont pas invitées à s'engager avec leurs pairs masculins dans ce que les « femmes déviantes » sont autorisées à partager avec eux.

L'asymétrie qui s'exprime entre hommes et femmes dans l'accès aux clubs de prostitution fait réagir deux de nos enquêtées, Jess qui estime que ces clubs devraient être ouverts à tous sans discrimination de genre (notamment pour les femmes homosexuelles qui souhaiteraient avoir un rapport sexuel tarifé) et Ava qui, curieuse de voir comment cela se passe à l'intérieur, s'agace de ne pouvoir y accéder :

Jess : Peut-être qu'elles peuvent rentrer, c'est ça, je... et ça je comprends pas, voilà, pourquoi c'est pas ouvert aux femmes, bon tout à l'heure on l'a dit l'hypothèse, la suspicion qu'on est des journalistes et tout ça, mais bon... moi je pense, sincèrement, qu'il

62. N'oublions pas que le viol peut se constituer en arme de guerre lors de conflits armés, comme ce fut le cas au Rwanda, en Côte d'Ivoire, ou encore en Libye, et ce à l'initiative même des dirigeants politiques.

y a aussi certaines femmes homosexuelles qui seraient tentées par ce genre de femmes. Mais vraiment.

Ava : Mais ça... c'est marrant parce que moi j'ai... j'ai toujours eu envie d'aller voir un peu comment c'était, parce qu'en plus c'est super énervant je trouve de se dire que c'est que pour les garçons et que... 'fin je sais pas, moi j'ai toujours eu envie de voir juste comment c'était à l'intérieur, je me suis demandé à quoi ça ressemblait et on m'a toujours dit toute façon « non, toi t'y rentreras pas » [sourire], donc... donc je sais pas, mais c'est vrai que moi j'ai toujours été curieuse de voir ce que c'était.

La fréquentation des clubs de prostitution apparaît à ces enquêtées comme un privilège réservé aux hommes. Les femmes n'ont pas droit à la curiosité, car la curiosité s'instaure comme qualité intrinsèque des hommes se manifestant dans la figure de l'explorateur, de l'aventurier [Darley, 2007].

En revanche, Magalie, elle, ne se pose pas vraiment la question de savoir si elle peut y accéder ou non. Des coiffeuses exerçant à La Jonquera avec qui elle a eu l'occasion de discuter lui ont raconté leur expérience de ces clubs en tant que clientes (elle ne précise pas si elles s'y sont rendues simplement pour boire un verre ou pour avoir un rapport sexuel tarifé) et elle-même projette de s'y rendre sans évincer la possibilité « de monter avec une fille ».

Marion et Ilana disent leur réticence à entrer dans un club de prostitution précisant qu'elles ne souhaitent pas voir « cette image-là de la femme », « dégradante », manquant « de dignité ». Toutes les femmes, parce que leur sexualité est considérée comme suspecte, sont potentiellement des « putes » et doivent faire valoir au quotidien leur distanciation vis-à-vis de cette disposition de genre [Clair, 2012] ; en cela la confrontation directe à l'emblème de ce à quoi elles doivent justement échapper peut se révéler source d'angoisse, car elle est susceptible de les renvoyer à leur condition de femme jamais à l'abri du stigmate de « putain » [Pheterson, 2010].

Cette attention des femmes à ne pas permettre l'occasion d'être associées au stigmate de la « putain » s'exprime chez trois des enquêtées, que ce soit directement lié à leur présence sur le territoire transfrontalier (Ava et Ilana) ou dans leur vie quotidienne (Marion) :

Ava : (...) y'a des fois, oui, des fois où tu poses le pied contre le mur, tout d'un coup, tu fais « non je vais remettre droite », parce que, de peur qu'on me prenne pour...

Ilana : Attendre sur le trottoir, non, je pense que je m'y risquerais pas [sourire] !

Marion : (...) Et c'est en disant ça qu'on voit que la façon de s'habiller, ça revient... encore une fois, on doit... c'est à nous de faire des effo... ouais, de faire comme eux ils veulent et pas nous comme on voudrait.

[Et c'est des choses auxquelles vous faites attention quand vous allez à La Jonquera ou plus loin, en boîte en Espagne...]

Marion : Je suis toujours en pantalon.

[D'accord, c'est quelque chose, vraiment...]

Marion : Ah ouais, pour moi, ouais. Mais même moi, de les voir habillées court comme ça, ça me choque. Moi j'ose pas. Bon après, l'été, oui, je suis en robe, voilà, je vais pas non plus m'habiller... mais sinon... pourtant j'adore mettre des robes, des trucs comme ça, mais de suite on va voir une fille en robe, laisse tomber...

Si les femmes doivent s'attacher à prouver leur distance vis-à-vis de la figure de la prostituée dans la sphère publique, Magalie et Jess émettent par ailleurs l'idée d'une nécessaire performance sexuelle dans la sphère privée. Le sexe – et la sexualité performative – n'est pas uniquement l'apanage des hommes, elle doit également s'ériger en « nouveau sacré » des femmes [Enriquez, 2006]. Ainsi, si la femme doit faire preuve de retenue et de pudeur dans l'espace public, elle ne peut être complètement chaste dans la mesure où elle doit satisfaire aux exigences sexuelles de son partenaire. Jess nous dit l'éventail de rôles que doit tenir la femme – prescriptions naturalisées et incorporées comme telles par l'enquêtée – : elle doit être la mère, la femme et l'amante. Jess précise qu'en termes de sexualité, la femme en couple avec un homme « doit répondre à tout. Et vice-versa. », elle exprime la réciprocité de la relation conjugale (et de la sexualité conjugale donc). Avant d'ajouter « y'a aucun tabou avec mon conjoint. Justement parce que je pense que, voilà, pour éviter les infidélités, pour éviter les tromperies ou quoi, hum... ». La « réussite » de la vie de couple passe par une vie sexuelle et affective épanouies [Godelier, 2008], la sexualité s'instaurant comme ciment du couple et la performativité des femmes comme moyen de garder l'homme fidèle.

Dans le même ordre d'idée, Magalie nous fait part non pas de sa sexualité en tant que telle, mais des angoisses qui peuvent émerger relativement à la présence du phénomène prostitutionnel à la frontière. Lorsque nous lui demandons si de savoir qu'un homme fréquente ou a fréquenté les clubs de prostitution peut constituer un frein à sa mise en couple avec lui, elle nous répond que l'angoisse de l'y voir retourner pourrait être

prégnante de par la facilité et la rapidité d'accès à ces lieux, mais aussi que l'angoisse de ne pas « être à la hauteur » pourrait se manifester. Les prostituées, appréhendées comme expertes en matière de sexe, se constituent en « rivales », fantasmées comme détentrices d'un pouvoir sur les hommes porté par la maîtrise des secrets de la sexualité.

D'autres enquêtées mettent en exergue l'humiliation qui peut être ressentie par une femme dont le compagnon fréquente les lieux de prostitution, la prostituée apparaissant là comme une femme peu ou pas respectable, sale et vénale, « j'ai pas envie de dire qu'elles valent rien parce que je le pen... (...) c'est pas des filles propres quoi. Donc se dire qu'il va là-bas, ça nous dégoûte quoi » [Marion, 18 ans]. L'homme client peut aussi être incriminé, accusé « d'alimenter la machine » [Fatiha, 23 ans] autorisant par là même la perpétuation des inégalités de genre.

La hiérarchie des sexes et les rôles assignés aux genres sont formulés par Marion de façon explicite :

Marion : (...) Un garçon qui va coucher partout, normal ; une fille qui couche partout, c'est une pute. C'est ça.

[Et pourquoi est-ce qu'on pense comme ça ? Pourquoi pour un homme c'est normal, et pour une femme, ça dérange ?]

Marion : Bah déjà, ils se sentent beaucoup plus supérieurs. Pour eux, ils sont au-dessus de nous. Bah comme ils disent, « un homme ça travaille, la femme ça reste à la maison », déjà ça... 'fin c'est sur tous les plans qu'ils pensent comme ça, l'homme est toujours supérieur à la femme. Alors que... ils pensent qu'une femme elle peut pas vivre sans un homme, qu'elle est obligé de vivre dessus. On peut très bien s'en sortir sans eux, c'est pas eux qui...

On sent la souffrance dans laquelle se trouve Marion vis-à-vis de son statut de femme, elle souligne la conscience de dominant des hommes et l'appropriation des femmes par ceux-ci, révélant elle-même une conscience au moins partielle de sa position de dominée relative à son appartenance à la classe de femmes. Bien qu'elle s'indigne de l'oppression exercée à l'encontre des femmes, elle semble la recevoir comme immuable, se résignant à faire attention à sa façon de se vêtir par exemple, pour éviter de provoquer le désir des hommes et se risquer à l'agression sexuelle.

Oriane, dans un discours très engagé, dénonce la légalisation des maisons closes qui institue les proxénètes en chefs d'entreprises, les décriminalise, masquant ainsi l'exploitation des jeunes femmes et asseyant davantage la domination masculine. Oriane, qui

se présente comme abolitionniste, construira son discours autour du rejet de la phallocratie, qu'elle critiquera de manière incisive. Elle abordera la question des tabous entourant la sexualité féminine, explicitant comme cela a pu, de manière personnelle, l'affecter dans la construction de son identité sexuée.

Les clubs de prostitution sont des lieux fortement hétéronormés où s'esquissent des rapports stéréotypés de genre. Les jeunes hommes se rendent dans ces lieux afin de construire et d'affirmer leur masculinité, c'est-à-dire leur virilité et leur attirance sexuelle exclusive pour les femmes, tandis que les femmes, dans cet espace, se trouvent réduites à l'état de marchandises, exposées au regard du consommateur mâle, prêtes à être vendues et achetées. En cela, il nous semble que la prostitution tend à naturaliser l'ordre hétérosexuel et par là même la construction sociale des femmes comme objets sexuels à l'usage des hommes, la construction sociale des hommes comme soumis à des pulsions irrépressibles, elle entérine les rapports de genre.

Bien qu'une majorité de nos enquêté-e-s envisagent la prostitution féminine comme un phénomène inéluctable, propre à toutes sociétés humaines, caractérisé par l'idée qu'il s'agit du « plus vieux métier du monde », il ressort de nos entretiens que cette prostitution apparaît également comme résultante de rapports de domination perpétués par un apprentissage de normes et de représentations sexuées. En l'appréhendant en tant que phénomène « culturel », les enquêté-e-s laissent entrevoir un possible changement, précisant la nécessiter d'éduquer.

3. De la nécessité d'éduquer

Selon les enquêté-e-s, la nécessaire éducation des individus doit relever soit d'une démarche individuelle, soit d'une initiative institutionnelle, soit des deux à la fois. L'éducation dont nous parlent les enquêté-e-s est une éducation à la sexualité en tant qu'échange mutuel et réciproque. Les enquêté-e-s semblent donc appréhender la sexualité comme un foyer de la construction des identités de genre, voyant dans l'éducation à la sexualité une occasion de réduire les inégalités hommes/femmes, une occasion de « dissoudre la hiérarchie ».

3. 1. D'une démarche individuelle...

Dans la conception d'une éducation par une démarche individuelle, nous entendons les stratégies, efforts de changement et de transmission de nouvelles normes par les individus eux-mêmes. Ici, c'est donc à l'individu qu'incombe la responsabilité de faire évoluer les mentalités relatives aux conceptions de la sexualité et du rapport à l'autre dans son identité genrée.

Lorsque Julien évoque les rapports de domination des hommes sur les femmes, il définit d'abord la hiérarchisation des sexes comme donnée culturelle, historicisée. Il envisage les changements en termes de normativité de genre dans l'initiative individuelle des femmes et dans la transmission verticale (des parents aux enfants) :

Julien : Après voilà, c'est une question de génération, nos générations et les générations à venir sont peut-être plus libérées par rapport à ça [à la sexualité libre et non-dissimulée des femmes], et ça permettra d'engranger quelque chose d'autre quoi. (..) Si les gens arrivent à se dire qu'on peut avoir des rapports avec l'autre, avec une personne de l'autre sexe, sans forcément que chacun s'implique... (..) Et je pense qu'à partir du moment où, ouais, si il faut, ouais, à partir du moment où les femmes pourront plus se libérer par rapport à ça, auront la possibilité de plus le faire, ou le feront spontanément plus qu'avoir la possibilité... parce qu'on n'a pas souvent besoin de donner le droit de dire ce qu'on pense [sourire].

Damian, sans proposer de solutions ou entrevoir explicitement un changement possible, souligne le fait que la « retenue sexuelle » des femmes est fruit culturel, d'éducation différenciée entre hommes et femmes. Il rejette au rang de représentation l'appréhension de la sexualité masculine comme dépourvue de sentiments et fonction de pulsions sexuelles plus fortes que celles des femmes et la sexualité des femmes comme dépendante d'affects. Bien qu'il n'expose pas le changement en tant que tel, l'appréhension des comportements sexuels comme résultats du système normatif d'une culture laisse bien entrevoir les possibles mutations et redéfinitions des normes de genre.

3. 2. ...à une initiative institutionnelle

La démarche institutionnelle révèle l'appréhension du système normatif comme dépendant d'une entité qui dépasse le seul individu. Ce n'est donc pas tant à l'individu de soumettre et de transmettre de nouvelles normes qu'aux institutions légitimes.

Ilana propose de sensibiliser les jeunes enfants aux conditions du milieu prostitutionnel par le biais de l'école, instance de socialisation et d'éducation légitime et qui, parce que la scolarisation est obligatoire, est plus à même d'étendre à un large public (quantitativement) la prévention.

Ilana : Mais après je pense qu'il y a aussi un problème d'éducation face à ça [à la prostitution]. Je pense qu'on n'en parle pas assez dans les écoles et tout.

[Qu'est-ce qu'il faudrait dire dans les écoles ?]

Ilana : Non, mais parce que c'est vrai, on a tendance à cacher ce... on le cache, 'fin clairement c'est caché, mais non il faudrait... et même prévenir. Dans une école on sait très bien qu'il y aura peut-être, je sais pas, 30% des garçons qui vont y aller dans leur vie. Dire qu'est-ce qu'ils risquent, qu'est-ce qu'il y a derrière tout ça aussi. Que peut-être ils vont donner des sous à une femme qui... qui au final est très malheureuse et... est obligée de faire ça quoi. 'Fin, leur faire prendre conscience que la prostitution c'est pas juste on donne des sous et on tire un coup. Qu'il y a autre chose derrière.

Mokhtar insiste, lui, sur la nécessité d'éduquer à l'image. Il lie la fréquentation des clubs de prostitution par les jeunes hommes à « des complexes liés à la publicité ». Il signale un « vrai problème d'éducation » en posant la difficulté dans « le pouvoir de l'image », « le problème est là, on n'a pas d'éducation à l'image. L'image-média, c'est un art. ». Bien qu'il ne le précise pas, on peut penser que l'éducation à l'image ne relèverait pas d'une pratique au sein de la sphère familiale, mais bien d'une initiative institutionnelle, puisqu'il faudrait que cette éducation soit dispensée au plus grand nombre. Il est important, par ailleurs, de souligner le fait que Mokhtar n'aspire pas à une éducation dans le but de redéfinir les rapports de genre, mais dans une perspective morale : il s'agit de redonner à la société les valeurs morales et religieuses qui lui font défaut (pudeur, vertu, modestie, etc.).

Dans un registre quelque peu différent, Julien fait également allusion à l'influence des médias, notamment dans la sexualisation du corps des femmes. Il lie cela au monde de la nuit espagnol qui se serait exporté au travers le monde, par le biais par exemple des soirées à Ibiza organisées par des DJ's de renommée internationale (les Guetta) et dont le thème s'illustre par le titre F*ck me, I'm famous. Julien évoque aussi les soirées étudiantes organisées pendant l'année universitaire et qui présentent sur leurs flyers des femmes à moitié nues. La sexualisation des soirées festives et l'instrumentalisation du corps des femmes constituent des outils de la perpétuation des rapports de domination.

L'amorce d'une discussion autour de la nécessité d'éduquer les individus à d'autres modèles et d'autres normes de sexualité laisse transparaître chez les enquêté-e-s le caractère non naturel des genres. Si les rapports de genre sont appréhendés par certains de nos enquêté-e-s dans une conception naturaliste où le sexe détermine le genre, ils sont envisagés par d'autres comme des constructions sociales, féminité et masculinité étant pensées comme socialement élaborées, produits d'une socialisation différenciée et non pas comme l'expression d'une essence féminine et masculine.

Il reste que dans ces deux conceptualisations des rapports de genre le caractère binaire de l'identité de genre n'est pas remis en question, seuls s'opposent un déterminisme biologique et un déterminisme social [Déroff, 2007].

Conclusion

Il apparaît à l'issue de notre recherche que la prostitution « dérange, inquiète, choque ou fascine, (mais) ne laisse jamais indifférent⁶³ ».

Les jeunes adultes enquêtés ont à négocier avec leurs représentations et leurs aspirations pour se construire en tant qu'êtres genrés dans un contexte où l'hétéronormativité déjà prégnante dans nos sociétés tend à être naturalisée par l'omniprésence du phénomène prostitutionnel. Tous les enquêté-e-s, à l'exception d'une, ont dans leur entourage des jeunes hommes fréquentant les clubs de prostitution, et même lorsque cela n'est pas le cas, tout homme se présente comme client potentiel.

Si la fréquentation des lieux de prostitution peut apparaître aux jeunes hommes comme un anticonformisme aux normes de la sexualité conjugale, il ressort que cette pratique s'inscrit dans un autre système de normes : celui relatif à l'hypermodernité induisant l'injonction à l'autonomie et à la performance – y compris sexuelle – et au consumérisme. De plus, loin de constituer un écart à la norme de la sexualité conjugale, le recours au rapport sexuel tarifé est un moyen de se conformer aux normes genrées de la masculinité de façon à mieux entrer dans une sexualité conjugale.

Le milieu prostitutionnel est par ailleurs appréhendé par les enquêté-e-s comme un milieu empreint de violence physique et symbolique. La prostitution tend à asseoir la domination masculine par et dans l'ordre hétérosexuel constitué comme norme. Cela induit chez les enquêtées – femmes – une souffrance relativement à leur condition de genre. Mais si nombre d'enquêté-e-s relatent le caractère inéluctable du phénomène prostitutionnel,

63. GIL Françoise (2003) citée in MAYER Sybilla, « Construction sociale de la "prostitution" et des "prostituées" par les riverains », *Déviance et société*, n°35, janvier 2011, p.36.

certains proposent une redéfinition des catégories de genre par la mise en œuvre d'une éducation à la sexualité.

Le cadre du mémoire ne nous a pas permis d'approfondir notre analyse autant que nous le souhaitions. Il y a de nombreux points que nous aurions aimé travailler davantage et que nous travaillerons dans une prochaine étape.

Il est à retenir que n'avons rencontré aucun client de prostituée et que notre travail porte donc sur les représentations que les enquêté-e-s ont du phénomène prostitutionnel, des discours qu'ils/elles ont entendu de la part de leur entourage proche ou éloigné. Ainsi, le chapitre 2 notamment porte sur des représentations de représentations, c'est ce qu'implique de travailler à partir de discours sur les discours. Pour autant, en nous racontant leur appréhension et leurs interprétations des discours de leurs amis, proches ou connaissances, les enquêté-e-s nous informent sur eux-mêmes, sur leur environnement social et sur leurs schèmes d'interprétation. Cette recherche n'est pas donc pas sans intérêt, même s'il persiste des lacunes. Nous nous sommes retrouvée confrontée à des obstacles épistémologiques qui s'expliquent notamment par l'urgence dans laquelle nous avons été prise. Nous pensons notamment au fait que notre analyse repose essentiellement sur l'étude des rapports de genre, laissant de côté les rapports de classe et de race qui traversent la sphère sociale. Nous laissons cependant la porte ouverte à la reprise et à la critique de l'analyse produite que nous pourrions effectuer dans la poursuite de cette recherche en master 2.

Bibliographie

Ouvrages

- BECKER Howard S., *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985, 248 p.
- DE GAULEJAC Vincent et al., *La sociologie clinique. Enjeux théoriques et méthodologiques*, Éres, Ramonville, 2007, 25-113.
- CORBIN Alain, *Les filles de noce. Misère sexuelle et prostitution*, Paris, Flammarion, 1982, 7-161.
- DEROFF Marie-Laure, *Homme/Femme : la part de la sexualité. Une sociologie du genre et de l'hétérosexualité*, Rennes, PUR, 2007,
- EHRENBERG Alain, *Le culte de la performance*, Paris, Hachette Littératures, 1991, 13-95.
- ENRIQUEZ Eugène, « L'idéal type de l'individu hypermoderne : l'individu pervers ? », in AUBERT Nicole, *L'individu hypermoderne*, Éres, 2006, 39-57.
- GOFFMAN Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1975, 175 p.
- GUILLAUMIN Colette, *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Côté-femmes, 1992, 239 p.
- LIPOVETSKY Gilles, *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, Paris, Gallimard, 2006, 266-278.
- PHETERSON Gail, *Femmes en flagrant délit d'indépendance*, Lyon, Tahin-Party, 2010, 92 p.

Articles numériques

- ANTUNES MAIA Marta, « Les représentations de la sexualité féminine », *Antropológicas*, Porto, UFP, 2003, n°7, 225-233. [Disponible : http://ceaa_novo.ufp.pt/files/artigos/ANTROPOlogicas07/ANTROPO07-10.pdf]
- BOURDIEU Pierre, « De la domination masculine », *Le Monde diplomatique*, août 1998. [Disponible : <http://www.monde-diplomatique.fr/1998/08/BOURDIEU/10801>]

CLAIR Isabelle, « La pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, janvier 2012, n°60, 67-78. [Disponible : www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2012-1-page-67.htm]

DAO Anne, *Promenade avec ma pudeur*, 2002, 30 p. [Disponible : <http://jean.morenon.fr/PDF/promena.pdf>]

DARLEY Mathilde, « La prostitution en clubs dans les régions transfrontalières de la République Tchèque », *Revue française de sociologie*, février 2007, n°48, 273-306. [Disponible : <http://www.cairn.info/article.php?REVUE=francaise-de-sociologie&ANNEE=2007&NUMERO=2&PP=273>]

DURU-BELLAT Marie, « Jupe ou pantalon, une question futile ? », *Alternatives Économiques*, 11 avril 2012. [Disponible : <http://alternatives-economiques.fr/blogs/duru-bellat/2012/04/11/jupe-ou-pantalon-une-question-futile/>]

HERITIER Françoise et LANEZ Émilie, « Entretien avec Françoise Héritier, "La domination masculine est encore partout" », *Le Point*, novembre 2007. [Disponible : <http://1libertaire.free.fr/FHeritier05.html>]

MAILLOCHON Florence, « L'initiation sexuelle des jeunes : un parcours relationnel sexuellement différencié », in CROITY-BELZ Sandrine et al., *Genre et socialisation de l'enfance à l'âge adulte*, Éres, 2010, 141-150. [Disponible : www.cairn.info/genre-et-socialisation--9782749212937-page-141.htm]

NOWINSKI Élodie, « Comptes-rendus », *Histoire@Politique*. Politique, culture, société, 4 mai 2010, 3 p. [Disponible : http://www.histoire-politique.fr/documents/comptesRendus/pdf.CR1_NowinskisurBard_pdf_040510.pdf]

SECHET Raymonde, « La prostitution, enjeu de géographie morale dans la ville entrepreneuriale. Lectures par les géographes anglophones », *L'espace géographique*, janvier 2009, n°38, 59-72. [Disponible : <http://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2009-1-page-59.htm>]

WATIN-AUGOUARD Jean et LIPOVETSKY Gilles, « De la régulation collective à l'arbitrage personnel », *La revue des Marques*, octobre 2008, n°64. [Disponible : <http://www.prodimarques.com/documents/gratuit/64/de-la-regulation-collective-a-larbitrage.php>]

Table des matières

Sommaire	4
Introduction	7
1. Contexte socio-politique	
2. Problématisation	
3. Recherches bibliographiques	
4. Méthodologie	
5. Plan	
Première partie : Une enquête de l'intime	15
1. L'entretien : une situation éminemment sociale	16
1. 1. Enjeu de connaissance	
1. 2. Rapports de pouvoir	
Rapports de pouvoir liés au statut de chercheure	
Rapports de pouvoir liés à l'âge et/ou au genre	
1. 3. Rapports de genre	
Enquêter auprès d'hommes	
Enquêter auprès de femmes	
1. 4. Enjeu de présentation de soi	
2. L'enquêtrice à l'épreuve de l'enquête	26
2. 1. Accepter d'être impliquée : déconstruire le mythe de l'objectivité	
2. 2. Porter un regard réflexif sur son implication	
Deuxième partie : Des pratiques au langage, une norme peut en cacher une autre	31
1. Fréquenter les lieux de prostitution : un anticonformisme	32
1. 1. S'amuser à l'espagnole	
Un accès facilité aux psychotropes	
En Espagne, « ils osent plus »	
Un effet-frontière malgré tout	

1. 2. Se départir d'un modèle de sexualité conjugale	
Être acteur de sa sexualité	
Une sexualité pour soi..?	
...avant les concessions inhérentes à la sexualité conjugale	
2. L'aveu d'un conformisme	52
2. 1. De la consommation comme fin	
La femme, une marchandise ?	
2. 2. De la consommation comme moyen	
« Sois un homme, comme les autres ». Ou le puceau n'est pas un homme.	
La prostituée objet de prestige, ou l'illusion de séduire	
2. 3. Les limites du consommable : prostituées, hygiène et date de péremption	
Troisième partie : Le phénomène prostitutionnel, enjeux et représentations	62
1. Une violence inhérente au phénomène prostitutionnel	63
1. 1. De la violence physique...	
1. 2. ...à la violence psychologique	
2. La prostitution, ou l'assise de l'ordre hétérosexuel	68
2. 1. La prostituée à l'épreuve du genre	
Victime de la prostitution...	
...ou coupable de se prostituer ?	
Des maisons closes à destination des femmes ?	
2. 2. Une souffrance de « l'être femme »	
3. De la nécessité d'éduquer	81
3. 1. D'une démarche individuelle...	
3. 2. ...à une initiative institutionnelle	
Conclusion	84
Bibliographie	86
Table des matières	88